

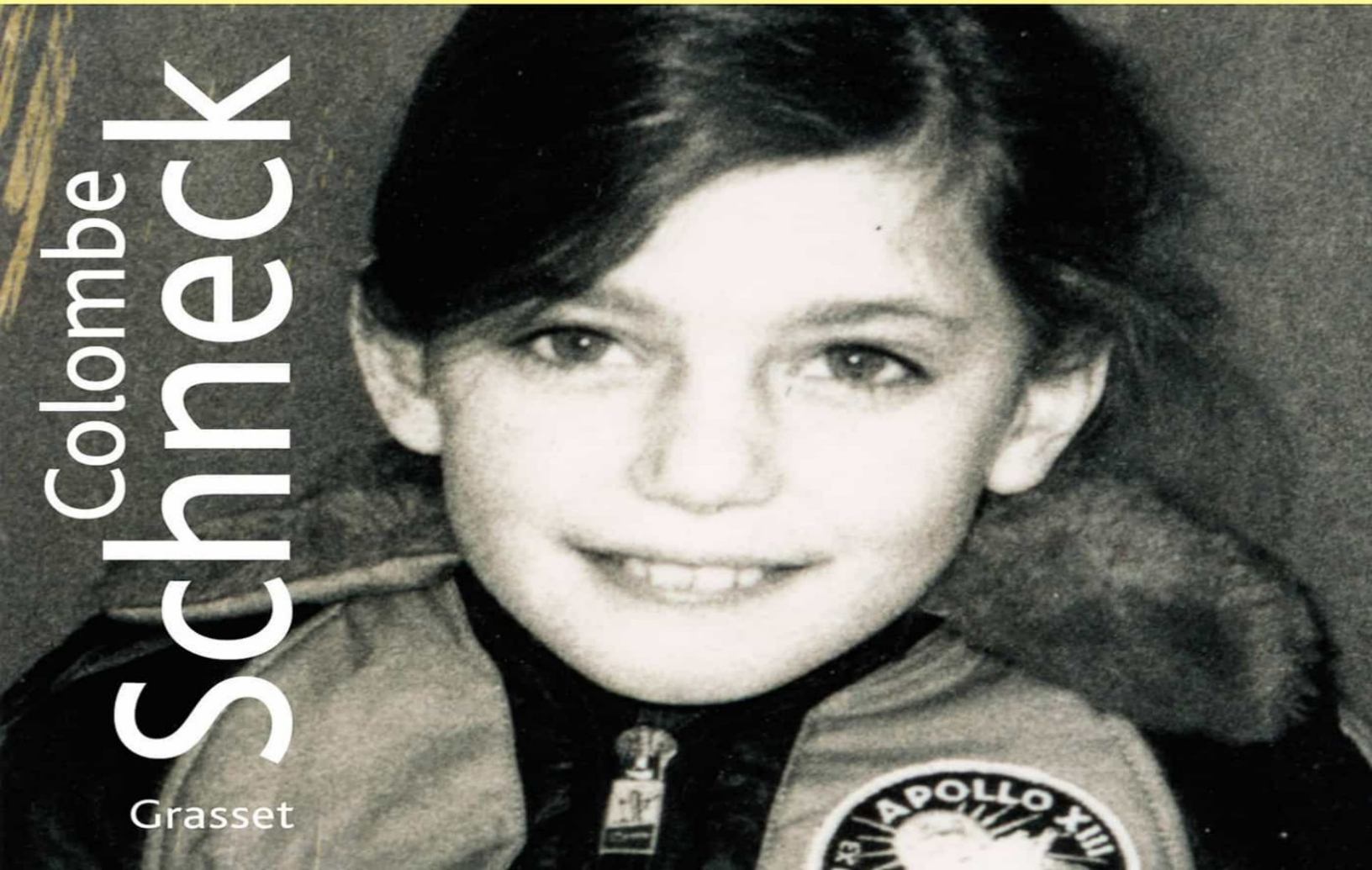
COLOMBE SCHNECK

Mensonges au paradis

roman

Colombe
Schneck

Grasset



COLOMBE SCHNECK

MENSONGES AU PARADIS

roman

BERNARD GRASSET
PARIS

Pour ma famille suisse, et leurs enfants.

OceanofPDF.com

« Réponse admise depuis Aristote : ce qui sépare la fiction de la vie ordinaire, c'est d'avoir un commencement, un milieu et une fin. »

Marcel COHEN,
Autoportrait en lecteur

« Un chalet ceint d'une nature riante, fraîche, vive. Un de ces chalets, qui de leurs toits de chaume peuvent couvrir l'amour et le plaisir, amis de la simplicité rustique. Les discrètes laitières savent garder pour autrui le secret dont elles ont besoin pour elles-mêmes. »

Jean-Jacques ROUSSEAU,
La Nouvelle Héloïse

OceanofPDF.com

C'est un grand chalet aux fenêtres encadrées par des volets peints en vert foncé.

Un chalet qui abrite une deuxième vie, une deuxième famille, une deuxième enfance. Une vie dont je ne parle pas à mes parents. Elle est séparée d'eux, ne les concerne pas. S'il m'arrive de croiser un pensionnaire en ville, nous restons distants, discrets. Un chalet pour une vie secrète.

Un chalet qui est pour nous à l'origine de tous les autres chalets. Ceux qu'on voit ailleurs ne sont que des imitations.

Avant nous, dans ses vastes pièces en rez-de-chaussée on fabriquait du fromage, l'une abritait les bêtes, dans l'autre on écrémait le lait, la cuve en cuivre dans la dernière permettait de le chauffer. En dessous, une cave pour affiner les gruyères. C'est le plus beau, le plus ancien, le plus grand chalet de la vallée. Il est pittoresque avec ses balcons ajourés, ses dentelles de bois, ses lambrequins fixés à la toiture, comme s'il avait été dessiné par le plus talentueux d'entre nous. « Dessine un joli chalet, la maison de tes rêves. » Un chalet tel qu'il pourrait être photographié dans un magazine, une exposition sur la vie saine à la montagne.

Un chalet parfaitement inséré dans le paysage, faisant corps avec lui, comme s'il avait toujours été là. La dernière habitation face à la prairie, et pour seul voisin, un chalet d'alpage visible sur la droite, en hauteur avec son toit de tôle rouge foncé.

Nous sommes fiers de ce chalet qui ne nous appartient pas.

Les propriétaires sont Karl et Anne-Marie Ammann. Leur métier est « Deuxième famille ». Ils poursuivent une tradition de la vallée, accueillir des petits qui viennent d'Europe, d'Afrique, d'Amérique pour les vacances ou à l'année. Les parents payent, nous sommes aimés. Nous sommes chez nous. Le Home est notre maison et n'est pas notre maison.

Il est le Home en anglais. Une maison pour ceux qui sont d'ailleurs, de familles installées, mais instables, comme la mienne, ou réfugiés de pays en guerre, Liban, Palestine, Iran.

Karl et Anne-Marie ont décidé d'y consacrer leur vie.

Lui a transformé l'étable en salle de jeux. Nous y jouons au baby-foot et y préparons nos spectacles. La cuve à lait est devenue un vestiaire où chacun a un crochet à son nom, et la cave, une salle de bains équipée d'un lavabo en métal et de douches sans rideaux. Les filles se lavent ensemble, puis les garçons. Karl a installé une cuisine moderne à l'étage, ouverte sur la salle à manger. Il a acheté des planches et les a sciées, poncées, clouées, pour confectionner deux longues tables avec des bancs assortis.

À l'extérieur comme à l'intérieur, le bois est patiné par les années, sauf dans certaines parties, dont la chambre rose, celle des filles, refaite par Karl en mélèze odorant de résine encore fraîche. Dans les chambres, il a conçu nos petites armoires, a rénové les lambris, les fenêtres qu'il laisse grandes ouvertes. Quelle que soit la saison, nous dormons, le nez caressé par l'air glacé, le corps enfoui sous nos couettes. Anne-Marie a choisi nos lits en sapin, les épais matelas en laine, les draps à fleurettes roses. Elle a commandé à Karl des coffres pour ranger nos chaussures, des tables de nuit, des lampes individuelles à côté de nos lits, une nouvelle salle de bains à l'étage pour les filles. Karl sait tout faire.

Mes parents m'envoient pour toutes les vacances scolaires chez Karl et Anne-Marie. Quinze jours à Noël, une semaine en février, quinze jours en avril, et le mois de juillet. Deux mois par an, je suis adoptée, en échange d'une pension de 80 francs suisses par jour.

Je n'ai pas le souvenir de la première fois que je suis envoyée en colonie, trois ou quatre ans ? Il y a eu plusieurs tentatives avant le Home.

Le dernier essai est à l'île de Ré, j'ai cinq ans, mon assiette déborde de carottes râpées luisantes, elles m'écœurent. Un homme me menace, ses bras s'emparent des miens et me tirent, mes genoux heurtent la table, l'assiette se renverse. Il m'embarque sur son épaule, ma tête vers le sol, il ouvre et ferme une porte, nous sommes dans un cagibi, il pose mon ventre sur sa cuisse, soulève ma robe, baisse ma culotte et frappe du plat de sa main sur mes fesses.

Cinquante ans après, à me remémorer cette scène, livrée nue à un monstre, objet qu'il peut casser d'un geste, mon cœur se tend. À mon retour, je ne dis rien à mes parents, mais quand ils évoquent l'idée de me renvoyer chez l'ogre de l'île de Ré, j'éclate en sanglots.

L'été suivant, je pars au Home pour le mois de juillet, j'y séjournerai désormais pendant toutes mes vacances. Je suis une petite fille maigre et inquiète, j'y deviens une adolescente moqueuse, volontaire et sportive.

Nous, les pensionnaires, ne passons pas nos vacances avec nos parents pour différentes raisons – divorce, alcool, drogue, célébrité, trop de travail, mère seule, suicide, trop d'argent, pas assez d'argent, mère avec amant, père avec maîtresse, la Guerre, les guerres –, mais ne nous plaignons pas, nous y sommes très heureux. Mes parents n'ont personne à qui nous confier. Notre famille est sans racines en France, pas de maison avec grands-parents et cousins, de province, de petites villes, de fermes, de cabanes, de lieux-dits. Il y avait des maisons « avant », mais elles sont situées dans des pays qui n'existent plus, des membres fermés du bloc soviétique.

Nos parents sont occupés, leurs vies mystérieuses, ils ne détaillent pas leur passé, leur quotidien, leurs soucis. Leurs enfants sont rangés dans des boîtes tapissées de coton qu'ils ouvrent régulièrement pour vérifier que « ça va » puis qu'ils referment pour rejoindre leurs univers parallèles aux nôtres. Nous sommes des enfants en *leasing*. Cette vallée est notre refuge, nous sommes une trentaine à nous retrouver vacances après vacances, presque toujours les mêmes.

J'ai vingt ans quand je quitte la vallée et n'y retourne que trente ans plus tard à l'invitation d'une amie. Irène m'a proposé de l'accompagner pour une randonnée dont le point de départ est le chalet de ses parents, à quinze minutes du hameau de F. où est situé le Home. Je lui ai raconté combien j'étais contente de prendre le train s'élevant au-dessus du lac, montant en colimaçon à travers les vignes et les villas pour rejoindre le pays de T. Je lui ai montré au loin le Home. Elle a suggéré que nous descendions visiter le chalet et j'ai répondu mollement. Elle m'a aussi proposé d'aller à la piscine publique du canton. Je n'avais aucun doute, là rien ne serait abîmé ; un bassin à la structure en bois avec vue sur la montagne, le soleil qui inonde des lignes d'eau vides, la propreté inouïe des vestiaires avec des sèche-cheveux en état de marche. Nous avions onze ans, nous n'avions pas de haut de maillot, j'étais complexée, on voyait mes côtes, j'admirais Vava, la fille de Karl, le torse couvert de chair tendre. Karl a annoncé devant notre petit groupe de filles, « il y a les nénés qui poussent, surtout Colombe ». J'étais mortifiée.

Irène et moi sommes allées marcher, j'étais éblouie par la beauté inchangée des paysages. De douces montagnes, dont chaque pan révèle des couleurs différentes, mauve, ocre, vert pâle, vert vif. Et j'étais étonnée, je grimpais facilement, avalant chaque kilomètre comme avant.

Je suis rentrée enthousiaste. Je répétais, c'est si beau, c'est si beau, ce serait un beau décor pour un roman. J'en étais persuadée, ce serait un livre facile. Un livre qui ne gênerait personne, ne susciterait pas de reproches. Ce roman suisse me plaisait déjà, j'imaginais des chapitres blancs, des chapitres verts, une sorte de *Majesté des mouches* à la montagne. Des enfants non pas oubliés sur une île déserte comme dans le roman de William Golding, mais dans un chalet. Comme chez Golding, l'histoire serait inventée, mais j'avais l'ambition d'en gommer la cruauté, l'aventure se terminerait bien.

Quelques jours après, j'ai raconté mon voyage à ma sœur Jeanne et à Maxime, une ancienne du Home, la seule avec laquelle j'ai gardé un lien. Nous nous sommes remémoré de mignons détails suisses. Jeanne pensait encore à Pony, la chanson qui nous réveillait le matin, elle était persuadée qu'elle avait été choisie spécialement pour elle, Karl connaissant son goût pour les poneys. Maxime était obsédée par le confort de la literie et de nos couettes.

J'ai confié à Jeanne et à Maxime mon projet d'écrire un roman suisse. Le Home avait été la part la plus réelle de mon éducation, celle à laquelle je me réfère jour après jour, mesurant ce que j'y ai appris.

Jeanne et Maxime m'ont regardée, étonnées par mon projet. Je ne savais donc rien ? Elles ont évoqué Patou et Vava, les enfants de Karl et Anne-Marie. Leur fille Vava avait un an de moins que moi, leur fils Patou, deux ans de plus. Ils étaient mes amis d'enfance, mais avec eux non plus je n'avais gardé aucun lien.

Elles m'ont appris que dans notre décor bucolique, il y avait eu tromperie.

— Patou a été arrêté à l'enterrement de son père, il est depuis en prison, m'a annoncé Jeanne.

— Vava, elle, souffre psychiquement et ne sort plus de chez elle, a renchéri Maxime.

Au fur et à mesure que Jeanne et Maxime me racontaient leurs souffrances, la tristesse remplaçait ce qui avait été pour moi un éden.

Pourquoi l'un et l'autre vivent enfermés ?

Qu'est-ce qui leur était arrivé ? Qu'est-ce que je n'avais pas vu ou refusé de voir ?

J'hésitais.

Si j'avais l'intention de travailler sérieusement, il me fallait réexaminer notre montagne au risque de casser mes illusions. L'ignorance et l'oubli me conviennent bien, écrire un roman suisse m'aurait arrangée. Je devais donc y renoncer, consciente que la réalité aussi cruelle soit-elle était plus intéressante que la jolie histoire que j'avais commencé à imaginer.

Jérôme a sept ans en 1967 et ses parents parisiens divorcent. Ils l'ont envoyé chez sa tante en Suisse, afin qu'elle cherche une maison pouvant l'accueillir pour les vacances. Un jour de printemps, ils sont partis tous les deux dans sa Simca rouge, vers la vallée de T.

Après avoir visité plusieurs chalets, ils ont été reçus par Anne-Marie dans son peignoir rose à peine ceinturé, sa cigarette Merit à la bouche. La tante de Jérôme a déclaré au petit garçon, « C'est ici que tu vas rester ». Karl l'a surnommé le Pointu en raison de son accent parisien, et le Pointu est resté au Home jusqu'à ses dix-neuf ans. Il est devenu moniteur de ski dans une station française, puis instituteur Montessori.

À trente-deux ans, après onze ans d'absence, il est revenu dans la vallée et a croisé Karl en bas du téléphérique. Ce dernier lui a juste dit, « Mets tout ça dans la voiture » en lui montrant une dizaine de paires de skis. Puis Jérôme est monté à la droite de Karl dans le van et il est rentré dîner à la table des grands. Il s'est installé dans le village, dont il n'est jamais reparti.

À l'enterrement de Karl en 2016, il a retrouvé Carla, une ancienne pensionnaire. Ils se sont mariés et installés à deux kilomètres du Home. Il s'est souvenu des gestes de Karl pour rénover son chalet, « Il n'expliquait pas, mais il encourageait à observer », me dit Jérôme dit le Pointu. Je ne l'ai pas vu depuis trente-cinq ans. Il a une allure d'adolescent qui aurait vieilli trop vite et écoute mes questions comme s'il était normal, après une si longue absence, de se parler aussi directement. Mais il s'étonne, « Toi, pourquoi es-tu revenue ? ».

Je lui réponds que je veux comprendre ce qui s'est passé pour Vava et Patou.

« Tu vas aller au chalet ? Tu vas chercher la merde. Moi, je n'y suis pas retourné depuis la mort de Karl », réplique-t-il.

La crainte de sa dégradation, de salir ce qui devrait être la preuve de notre pureté, le chalet, ses habitants, pour Jérôme comme pour moi, est intolérable. Nous sommes adultes comme de vieux gros bébés se planquant les yeux derrière leurs menottes pour ne pas voir la réalité. Nous avons plus de cinquante ans et nous jouons à « comme si la vie n’abîmait rien ». Nous tenons l’enfance comme un îlot parfait à ne jamais déranger. La rumeur locale disait que le chalet était à vendre, que le chalet était vendu, en très mauvais état, abandonné. Sur la photo prise avec mon téléphone depuis le train, je distingue un grand parapluie où sèchent des vêtements colorés. De là, le chalet suisse semble tenir ses promesses tel un rêve romantique et bizarrement réel, encalminé, immuable, persistant. Ce qui « ne va pas » ne s’est pas évaporé, mais forme un vide invisible dont je peine à deviner les contours.

OceanofPDF.com

Ce que j'ai connu avec mes enfants, cette vie quotidienne banale, la répétition des gestes, des paroles – ferme ta bouche quand tu manges, finis ton assiette, couvre-toi, tu vas avoir froid, il est l'heure de partir à l'école, dépêche-toi, ma chérie, mon cœur, mon lapin, qu'est-ce que t'a dit ta maîtresse, qu'est-ce que tu as à réviser pour demain, as-tu préparé ta dictée, sais-tu pourquoi les adjectifs, la conjugaison, tu devrais lire ceci, quelle note as-tu eue à ta dissert de philo –, cela n'existait pas avec mes parents.

J'ai dix ans, c'est un dimanche soir, ma mère me demande si j'ai fait mes devoirs, je réponds non. Elle s'énerve et je suis étonnée. Je rends mes devoirs quand j'en ai envie, rien de mieux à faire, donc rarement, et cela n'a pas l'air de la préoccuper. C'est d'ailleurs la dernière fois qu'elle me le demandera. Je ne me souviens pas que ma mère m'ait embrassée ou prise dans ses bras. Elle me réveillait le matin en me pinçant le dos, m'interrogeait, je préférerais de gros pincements ou des petits ? Puis elle filait à l'hôpital où elle travaillait, et madame Jacqueline prenait la suite jusqu'à mon coucher.

Mes seuls souvenirs maternels sont ceux de maladie. Ma mère qui change mes draps parce que j'ai vomi, ma mère qui me frictionne avec un gant imbibé d'eau de Cologne parce que j'ai de la température. Moi malade, ma mère devient ma mère. Mais au matin, le sortilège disparaît. L'inquiétude est le moteur de ses sentiments. Sans inquiétude, son affection ne peut se montrer. Je n'ai jamais douté de son amour, un amour qu'elle ne peut prouver autrement que par la peur, l'expression d'un cauchemar à l'idée de notre disparition. À sa mort, j'étais soulagée, je n'avais plus à porter son anxiété.

Elle répétait « mes enfants sont les plus beaux », elle disait « les filles », « les petites », elle ne pouvait dire plus. Je ne mangeais pas, le

pédiatre l'avait alertée sur mon poids, il n'était pas normal que je maigrisse. La nuit, je criais de ma chambre « maman, maman, maman », elle n'entendait pas. J'ai onze ans, un matin, et au lieu de me pincer le dos, elle se glisse contre moi dans mon lit. Peut-être que quelqu'un s'est étonné qu'elle ne touche jamais sa fille, et lui a conseillé de le faire ? Je suis gênée et reste pétrifiée. Nous demeurons ainsi de longues minutes, l'une contre l'autre, civiles et raides. Nous sommes une mère et sa fille, mais nos corps sont des inconnus.

Cela m'a longtemps paru normal. Je préfère me souvenir et écrire sur la couleur des murs de la salle à manger familiale, vieux rose, papier argent, le reste est indécent, me plaindre de mes parents me dégoûte.

Ils étaient absents, corsetés dans un temps ancien qui refusait de pâlir. Ce qui les obsédait, sans jamais qu'ils en parlent, les empêchait de dormir la nuit, de profiter de nous, s'était passé avant notre naissance. Nous pouvions le deviner par des mots qui revenaient, mais sur lesquels ils n'épiloguaient jamais. Nous happions des noms de villes qu'il n'était pas question de visiter, Bistrita, Odessa, Ponivej, Kovno, Vichy, Périgueux, Saint-Étienne. De manière exceptionnelle des prénoms, Raya et Macha, Salomé et Kalman. Ces mots flottaient sans assise, sans hiérarchie, dans un monde qui n'avait aucun rapport avec le nôtre. Il n'y avait pas de lien possible entre ce qu'ils avaient vécu enfants et ce que nous vivions. Nous parlions la même langue, nous habitions la même maison, mais nous ne nous comprenions pas, et nous ne les comprenions pas. Nous nous aimions et nous étions des étrangers. Comme eux j'avais une double vie. Celle dans ma famille suisse, une vie à l'extérieur, faite d'aventures vécues pour de vrai. Celle française où la vie était intérieure, dans les livres peuplés de druides barbus, de bêtes dorées, de princesses roses, de princes bleus, de chevauchées, de navigations, de formules magiques, de clubs d'amis sans peur et sans reproche.

Dans *Les Enfants du 209 rue Saint-Maur*, Ruth Zylberman a filmé les habitants d'un immeuble parisien pendant la Seconde Guerre mondiale. Un homme âgé témoigne. Enfant, il a vu un militaire jeter un bébé juif dans un wagon. Devenu père, il n'a jamais pu prendre ses enfants dans ses bras. Il m'a fait penser à ma mère, fillette juive pendant la guerre qui n'est jamais sortie du couvent où elle avait été cachée à l'âge de onze ans. Son affection coupée d'elle-même. Son amour était emmuré. Elle

payait madame Jacqueline qui travaillait à la maison, Anne-Marie et Karl Ammann pour nous élever, nous aimer. Mère et fille, deux fois par an, nous partions en carrosse dans sa Mini jaune d'or m'acheter une robe en Liberty à La Petite Gaminerie, boutique de la rue du Four.

Comment en vouloir à une femme qui a été victime entre neuf et quatorze ans des persécutions antisémites ? Et à notre père qui a passé son enfance à fuir, en raison des mêmes lois, et qui ne pouvait agir autrement ?

Nos parents avaient l'intelligence, la conscience et la bonté de savoir qu'ils ne pouvaient être davantage présents dans nos vies. Ils n'étaient pas de mauvais parents. Ils nous aimaient. Il n'y a rien à pardonner.

Mais quand j'ai eu un enfant, j'ai découvert que je ne me lassais pas d'embrasser chaque partie de son corps, un petit animal à ma merci que je dévorais. Je me suis avoué que ma mère et moi étions passées à côté de cela. Ma mère appelait mon fils « mon petit amoureux ». Cela me touchait. Je doutais pourtant. Avait-elle eu avec moi, sans que je m'en souvienne, des gestes de tendresse, des mots amoureux ?

J'ai sept ans, elle rentre dans la salle à manger. Je l'admire, elle porte une nouvelle robe blanche. Elle est cette reine distante, belle et inconnue, qui a choisi de consacrer ses journées à soigner des enfants handicapés. J'en étais persuadée, ils avaient davantage besoin d'elle que nous. Puis, elle a eu soixante-huit ans, elle travaillait encore, et elle est tombée malade. Comme elle l'avait été avec moi, j'étais là et pas là, aimante, distante et polie. Elle s'était enfin abandonnée, j'aurais pu en profiter pour réparer ce qui nous avait séparées. Mais son corps m'était étranger.

Où était-elle pendant que je grandissais ? Je lui en voulais. Mon fils de deux ans arrivait chez elle, se déshabillait, s'allongeait nu sur son corps et elle l'enlaçait. Caresser le bras de son petit-fils fut son dernier geste conscient avant de mourir.

Je vois la couleur de ses yeux, ce vert pailleté d'or piqué de tristesse et d'humour, sa joie et son rire avec mon fils ; je mesure la douceur de sa voix, l'intelligence de ses propos, mais ils demeurent lointains. Une seule fois, elle m'a donné un conseil, « N'épouse pas un dépressif ».

« Il faudrait que vous soyez capable de l'admettre, qu'elle parlait d'elle et que vous n'avez pas eu qu'une enfance heureuse », m'a assuré

bien plus tard une psychanalyste.

Je n'en revenais pas. Je déployais tant d'efforts pour le cacher, citant les preuves de l'amour que me portaient mes parents, certaine d'avoir été trop gâtée, montrant en garantie ma collection de la Bibliothèque verte et la qualité de mes pyjamas en laine d'Écosse.

L'analyste avait deviné, j'avais eu une enfance double, ne voulais voir que la face lumineuse, l'autre restait occultée. Je décrivais mes parents, l'appartement, le décor, négligeant la petite fille qui criait la nuit sans être entendue, lisant tout ce qu'elle trouvait, livres de cuisine, annuaires, encyclopédies, manuels de chirurgie aux sanglantes photos, m'y abreuvant comme un chiot assoiffé.

Combien d'années encore et combien de livres pour atteindre la vérité ?

OceanofPDF.com

Mes parents connaissaient à peine Karl et Anne-Marie. Leurs rencontres se limitaient à quelques minutes sur le quai à notre départ. Ma mère envoyait à la fin de notre séjour un chèque accompagné d'une carte de remerciements. Ni elle ni mon père n'ont jamais pris le train pour monter dans la vallée, visiter le chalet, et je ne suis pas certaine de l'avoir désiré, ou très secrètement, ce genre de rêves auxquels on n'ose penser, car ils nous paraissent inaccessibles. Ils n'avaient rien en commun. Karl et Anne-Marie regardaient « Jeux sans frontières » à la télévision, ils s'esclaffaient à la vue des candidats tombant dans la boue, je riais avec eux.

Les anciens du Home ont créé un site où ils publient des photos attendrissantes de petits en combinaison de ski multicolore tenant d'énormes sandwiches, clignant des yeux face au soleil, allongés dans l'herbe, jetant des cailloux dans une rivière, souriant devant une assiette de jambon sauce madère ou de fondue. Karl exigeait que l'on boive du thé brûlant avec le fromage coulant pour ne pas qu'il durcisse dans le ventre.

Sur le site, Erick, un ancien, a posté un reportage de la télévision suisse romande datant de 1983 où Karl est interviewé. Il donne des conseils pour bien préparer la saison de ski. On voit un groupe de gamins en survêtement (nous) au bord de la rivière. Le son de sa voix passe à travers celui d'une chute d'eau : on respire à fond, on court en équilibre sur les pierres plates, on travaille la suspension, on se balance des deux pieds, en souplesse, le haut du corps bien net, les genoux en avant de plus en plus loin.

C'était bien Karl, cette précision.

À l'époque, Karl a été l'un des premiers à acheter une caméra vidéo amateur avec laquelle il filmait nos compétitions de ski, nos spectacles,

nos jeux sur la prairie devant la maison.

Erick se proposait de numériser des vidéos du Home. Vava les lui avait confiées à l'enterrement de Karl, et il était prêt à les transmettre à qui le voulait.

La dernière fois que j'avais vu Erick au Home, il avait trois ans et moi vingt, il était le petit dernier d'une fratrie. J'étais l'amie de ses grands frères. Leurs parents venaient souvent rendre visite à Karl et Anne-Marie. Leur père, un célèbre comique qui passait à la télé dans les émissions d'humour des années 70, était devenu un ami proche de Karl. Il était d'origine kabyle, sa femme était danoise, et les frères, un subtil mélange du Nord et du Sud.

Erick a répondu instantanément à mon message. Le travail de numérisation n'était pas terminé, mais il se ferait une joie de me voir, de parler du Home et de me permettre de visionner les images filmées par Karl.

J'ai commencé par lui, puis j'ai écrit aux sœurs Klotz, aux frères Tardieu qui venaient de la grande bourgeoisie lyonnaise, à Leïla qui vivait à Londres, dont les parents étaient des universitaires palestiniens, à Hubert, à Élie qui était le préféré de Karl parce qu'il skiait aussi bien que lui, à Anna dont les parents résidaient à cinq kilomètres mais qui préférait rester au Home, à Charlotte, la nièce d'Anne-Marie et qui m'a répété combien, pour cette raison, elle était privilégiée alors qu'elle a été blessée au Home au plus profond d'elle-même, à Maxime dont la mère était une mannequin aussi célèbre pour sa beauté que pour sa vie nocturne. Je leur ai écrit à tous, sauf à Patou et Vava.

Les parents d'Hubert dirigent une entreprise, Noël est la haute saison dans leur profession. Une infirmière leur a conseillé le Home pour leur fils, il a quatre ans, il y passera tous ses Noëls. Un hiver, il a raté le train, ses parents l'ont mis dans l'avion pour qu'il ne soit pas privé de son Noël avec Karl et Anne-Marie.

Je suis comme lui, je préfère les fêtes au Home, notre spectacle du 24, le neveu de Karl déguisé en père Noël, le matin du 25 et notre petit sac en papier dans lequel nous trouvons une clémentine, un biscuit aux épices et au gingembre en forme de sapin, un bâtonnet Cailler dans son papier brillant rouge. De quoi tenir jusqu'à la boum du 31.

Hubert n'a pas en tête un appel téléphonique de ses parents pour lui souhaiter de joyeuses fêtes, cela n'a aucune importance. Quand un enfant est appelé, c'est souvent à l'heure des repas, il se lève et disparaît dans le petit bureau derrière la cuisine. Je ne me souviens pas de l'avoir envié. Je suis au Home chez moi, dans mon monde sans parents. Quand, trente ans après, je n'ai pas téléphoné à ma fille de sept ans qui était partie une semaine en colo de poneys, la responsable s'en est offusquée, je n'en revenais pas d'être traitée de mère indigne.

Ce qui est davantage attendu, c'est une lettre ou un colis. J'échange des cartes postales avec mes grands-mères, j'évoque Vava, des progrès en ski, la vue d'un chamois. Mon père m'écrit, détaillant des achats, une lampe, un fauteuil, un week-end à la campagne, trouvant à raconter une anecdote, Titus le chat s'est encore échappé, ma mère ajoute quelques mots, tu nous manques – à distance, il lui devient possible d'exprimer son affection. Ma mère m'a confié combien elle était soulagée quand elle nous déposait à la gare, mais que très vite nous lui manquions.

Hubert et moi ne sommes pas copains, je le trouve crâneur, fayot avec Karl, accroché à Anne-Marie telle une moule, mais quarante ans après,

nous avons encore dans le nez l'odeur de la chaufferie, quand on rentrait du ski trempés, que nous faisons sécher nos gants, nos bonnets et nos anoraks, la transpiration de vingt gamins, l'odeur des bouses de vache, du foin coupé, de la neige fondue et du lait cru.

Anna a gardé le goût des oxalis, ces feuilles citronnées ramassées dans la prairie. Elle avait cinq ans, passait ses vacances chez son grand-père, avec ses parents et les amis de ses parents, elle était seule parmi les adultes, heureuse d'être envoyée au Home.

Elle s'installe à côté de Karl quand il conduit son minibus rouge, il a une main sur le volant, de l'autre il lui tape sur la cuisse en rythme, à l'arrêt il gratte sa joue mal rasée sur la sienne. Ces gestes d'affection n'ont rien de brutal, de gênant, au contraire.

Sophie Klotz est arrivée au Home à trois ans, accompagnée par sa grande sœur qui en a cinq. Sa mère, enceinte d'une troisième petite fille, est fatiguée. Sophie se revoit dans la chambre des petits, Karl vient leur dire bonne nuit, ils sont six, sept, à courir sur lui, à grimper sur son corps immense, à s'agripper à lui, l'homme le plus fort du monde, un par épaule, un par avant-bras, deux escaladant son torse, deux collés sur ses cuisses. Le père de Sophie est un gringalet ashkénaze d'1 mètre 64 et de 60 kilos sans muscles, le corps de Karl, en comparaison, est un rempart.

J'envie les cheveux de Leïla aux ondulations parfaites, son impertinence face à Karl, elle ose le toiser en lui répondant, « non, je ne veux pas » et cela le fait rigoler. Anne-Marie l'admire, « elle a des yeux, celle-là ». Des parents sont venus vérifier ce que leur avait confié leur fille. Elle s'était plainte que Leïla était mieux traitée qu'elle. La preuve, elle avait droit à des parts de tarte aux pommes plus larges. Ils ont interrogé une des jeunes filles qui s'occupait de nous, elle a confirmé leurs craintes, et a expliqué qu'il y avait une bonne raison à cela, « Leïla demande si gentiment, il est impossible de lui refuser un gros morceau ». Elle répéta à Leïla comment elle avait rembarré ces parents intrusifs. Leïla s'est esclaffée, se tournant vers moi avec un V de la victoire. Je ne suis pas jalouse, chacun a une relation spéciale avec Karl et Anne-Marie.

Je me revois sur les genoux d'Anne-Marie, je m'y installe tous les matins pour qu'elle me démêle les cheveux. Elle les brosse soigneusement, me fait une natte ou deux ou quatre qu'elle ramasse et

relève sur ma tête avec des épingles, me montrant le résultat dans la glace. Nous sommes toutes les deux ravies.

J'ai sept ans, je viens de passer quinze jours avec ma mère avant la rentrée des classes. Madame Jacqueline tente de me natter, c'est impossible, ma tête est une boule de nœuds. Il faut m'envoyer dans un salon de coiffure. Il n'avait jamais vu ça, pas une seule fois un peigne ne m'avait approchée. « Mais personne ne s'occupe de toi ? » s'étonne le coiffeur.

Je veux devenir danseuse, pendant des années je persévère, deux heures de cours tous les soirs après l'école avant de renoncer, je ne suis pas douée, raide, petite, maladroite, je ne serai jamais une grande danseuse. J'ai treize ans, je cache mon tutu en tulle dans ma valise. J'ai décidé de danser pour Anne-Marie. Elle est assise sur son fauteuil, seule spectatrice d'une improvisation de glissades et de rondes sur *L'Hiver* de Vivaldi. Elle me regarde et réclame un « encore ». Je suis prête, je suis une étoile, une star, la plus douée, mais un grand me pousse hors de la scène. Je vois son regard, c'est comme si elle avait assisté au ballet le plus enthousiasmant de la saison.

Anne-Marie nous répète, je suis votre maman suisse.

Mon corps se pose sur le sien. Elle prend mon visage dans ses deux mains, m'embrasse sur le front et me pousse d'un « Va ».

Anne-Marie fume du matin au soir des cigarettes de la marque Virginia Slim, elle se parfume d'un vaporisateur en métal bleu dur et noir de chez Yves Saint Laurent Rive Gauche, elle porte de grandes lunettes carrées en plastique marron, sa voix est granuleuse et enthousiaste. Elle tient avec autorité sa place.

Elle nous observe. Un coup d'œil pour voir que nous sommes propres, dents lavées, un autre pour vérifier s'il ne traîne pas sur nos joues des traces de morve ou de larmes. L'absence de nos parents pèse. Il nous arrive d'être cruels entre nous, une remarque, un coup de pied, Anne-Marie ne rate rien, nous ne voulons pas la décevoir. Pour elle, nous sommes sages.

Benjamin a quatorze ans en 2002, il va au Home depuis l'âge de trois ans, dormant la première année avec Anne-Marie, skiant entre ses jambes

dans sa combinaison blanche. Anne-Marie le protégeait quand Karl voulait le punir. Le dernier jour des vacances de Noël 2002, il est monté la voir dans sa chambre, Anne-Marie était très fatiguée, il s'est allongé contre elle pour la dernière fois sans le savoir.

À l'enterrement d'Anne-Marie, l'église de R. débordait de pensionnaires, d'habitants de la vallée qui communiaient dans les rues tout autour.

Les parents de John sont de riches Américains, sa grand-mère suisse, l'héritière d'un grand chocolatier. Vava, la fille de Karl et Anne-Marie, me confie qu'il a été « abandonné ».

John a six ans, sa valise est bouclée, il attend ses parents ou au moins une personne payée par eux pour le récupérer. Impatient, il saute comme un mini-singe sur ressorts d'un fauteuil à un autre, et même Karl avec ses menaces n'arrive pas à le calmer. Anne-Marie a dû se résoudre à le faire dîner, puis à le coucher dans le grand chalet vide, sans savoir quoi lui dire. Est-ce que ses parents avaient eu un contretemps ?

Le lendemain, elle a reçu un coup de fil d'un « chargé d'affaires » de la famille. Il lui demandait d'inscrire John à l'école du village, les parents n'avaient pas fixé de date pour leur retour.

À dix ans, mes deux livres préférés, que je lis et relis, sont *Le Petit Lord Fauntleroy* et *Petite Princesse*, deux romans de Frances Hodgson Burnett qui racontent des histoires de riches héritiers abandonnés. L'histoire se termine bien, le petit Lord et la jeune princesse sont sauvés. Je regarde John avec fascination, il est le petit Lord qui ne rentre pas chez lui à la fin des vacances.

Au Home, il y a le visible, ce qui nous construit, et l'invisible, un poison qui s'infiltré en Patou et Vava.

À la gare de Lyon, à l'heure du départ pour la vallée, Karl nous accueille sur le quai, son corps de champion de lutte suisse, de ski, de vélo, de hockey sur glace débordant dans son costume. Il n'est pas à sa place, la ville et le costume gris lui vont mal. C'est le seul endroit où il apparaît non tel un bloc, mais fragile. Nous n'en profitons pas. Il n'y a pas de larmes, de dernières recommandations, nous quittons nos parents sans peine.

Sur les panneaux de faux bois du compartiment sont accrochées des photos de paysages encadrées, le glacier des Diablerets, le lac Léman, un torrent dans le Valais. Ces photos de lieux rêvés, ces belles images distantes en noir et blanc sous verre ne représentent pas pour nous un espoir de voyage, ils sont chez nous, le chalet du Home Anne-Marie à F.

Sept heures de train, j'ai soif, j'ai faim, je n'ose rien demander, je me suis transformée sous l'autorité de Karl. Je ne suis plus une petite Parisienne qui exige que son père lui beurre des gressins sans que rien dépasse, l'exploit de mon enfance, preuve de son amour. Ici, je suis stoïque. Je sais ce qui m'attend, et je l'attends avec impatience. Aux ordres de Karl, je dois ramasser sur le sol du wagon chaque miette de mon sandwich.

Cet apprentissage a un prix, nous sommes punis. Karl lève la voix, évoque son martinet, nous filons droit et Patou, lui, disparaît.

Anne-Marie a réservé deux compartiments dans le wagon de six sièges chacun, douze places pour vingt. Les larges sièges se rabattent et permettent de transformer le carré en lit géant, sous lequel certains se cachent à l'arrivée du contrôleur. Il manque toujours des billets. Il manque aussi des forfaits de ski. Ils sont censés être nominatifs avec

photo à l'appui, mais Karl distribue selon les ressemblances physiques des abonnements moins chers réservés aux habitants de la vallée.

Vingt enfants, douze billets de train, douze forfaits de ski à l'année plutôt que saisonniers, des noms qui ne sont pas les nôtres. Les chiffres comptés et additionnés s'adaptent, diminuent d'un côté, augmentent de l'autre, selon le bon vouloir de Karl et Anne-Marie. Pour Patou, ces petites fraudes sont un premier signe. L'argent est une idée floue.

À Paris, la gare de Lyon, ses fresques de montagnes, lacs, bords de mer, est un hall bruyant, adossé à l'îlot Chalon, repère des trafiquants de drogue. La gare de T., où nous changeons de train pour le funiculaire qui monte vers la vallée, est un nuage posé sur l'eau.

Le train s'élève par colimaçons d'abord étroits autour des villas au bord du lac, puis de plus en plus amples par les forêts et les prairies. Il traverse des champs, des hameaux de chalets et de granges, longe des églises, jamais d'immeubles, de constructions modernes.

L'été, la petite gare de R. est une cabane fleurie de géraniums rouges ; l'hiver, nous sommes accueillis par un automate ours de neige qui agite sa patte.

La gare est garnie de vitrines abritant des boîtes de chocolats dorées, nous n'avons pas le droit de nous arrêter pour les admirer, nous avançons en portant nos valises sans aide, « nous ne sommes pas en sucre », répète Karl qui hisse quatre ou cinq sacs appartenant aux plus petits. On s'écrase à vingt dans le VW rouge prévu pour dix. Trois par siège, quatre dans le coffre avec les valises.

Il y a Élie le grand, dont je suis amoureuse, les trois filles Klotz blondes et bouclées, les trois frères Louma, le petit Michel qui joue au piano une heure par jour et dont le père est un compositeur de musiques de films multioscarisé. Sur mes genoux, deux nouvelles, deux Italiennes de deux ou trois ans, me vomissent dessus pendant le trajet. Il n'y a pas de ceintures de sécurité, de règlement sanitaire ou d'encadrement. Karl et Anne-Marie ont leurs propres règles. Elles me conviennent, même si j'étouffe dans le minibus, impossible de sentir l'odeur de la scierie couverte par celle du vomi, ou d'entendre le ruissellement de la rivière qui passe en bas du chalet couvert par les pleurs des petites.

Nous sommes partis huit heures plus tôt de la gare de Lyon à Paris avec Karl, notre père à tous, et accessoirement celui de Patou et Vava, nous rejoignons Anne-Marie, notre mère d'adoption, et celle de Patou et Vava. Comme nous, ils les nomment par leurs prénoms, « Karl » et « Anne-Marie », nous ne les entendons jamais dire « papa » ou « maman ».

Nous nous installons dans nos chambres, Vava avec les filles, Patou avec les garçons. Trois ans de suite, Patou n'y a plus de place et doit dormir sur un matelas posé dans la salle de bains de ses parents. Je l'envie d'être physiquement aussi proche d'eux.

Avec Vava, nous dormons dans la chambre rose, une vaste pièce aux lambris de mélèze, une moquette de laine beige sur le sol, quatre lits superposés en bois, des couettes énormes, vaporeuses, en tissu à fleurettes roses assorti aux rideaux. En France, nos lits sont garnis d'un drap et d'une couverture en laine, l'ensemble se tordant et nous grattant pendant la nuit, la couette nordique et ses bienfaits ne sont pas arrivés. Une fois que nous sommes couchées, Karl entre sans frapper, il ouvre les fenêtres en grand pour la nuit, il faut que nous respirions le bon air.

Une fois par un an, un inspecteur de l'administration suisse vient contrôler que le chalet est aux normes. Il passe la main sur les draps pour vérifier qu'ils ne sont pas tièdes. L'air rentre, nos lits sont frais, le lit a été correctement aéré, preuve qu'on s'occupe bien de nous. Prendre l'air est la première et impérative règle. Un soir, j'ai mal au ventre, je suis passée dans la chambre de Karl et Anne-Marie, je suis pieds nus, les pointes du tapis de laine sont couvertes de gel.

Le matin, il n'est pas question de traîner, c'est l'heure, crie Karl, l'heure c'est 7 h 30.

Ce qui me revient continue à scintiller, des éclats de plus en plus nombreux au fur et à mesure que je puise dans mes souvenirs, je m'y prélasse, me laisse prendre, j'éloigne ce qui peut expliquer la dérive de Vava et Patou, et la mienne.

Vava s'installe au milieu de la chambre, dans le seul lit qui n'est pas superposé. Elle est notre modèle, j'ai la chance d'être son amie.

Leïla, qui porte des bottes cloutées à talons dorés à l'âge de douze ans, s'assoit sur son lit, déclare que non, elle ne bougera pas, n'en a pas envie, elle est fatiguée de grimper du matin au soir. Vava se plante devant elle, son rire est irrésistible et d'un coup Leïla est en tenue, ses bottes cloutées aux pieds, prête à affronter les événements de la journée. Tempête de neige opaque qu'il faut traverser. Gorge râpeuse de soif, langue sur laquelle pour se désaltérer on fait fondre un morceau de neige. La faim à oublier, sauf s'il reste un Sugus volé au fond d'une poche. Crampes et muscles douloureux à tendre. Froid humide contre lequel nos blousons en mousse des années 70 ne peuvent rien, transformés en éponges raplaplas gonflées de transpiration refroidie. Cuir des chaussures de ski gelées, nos pieds à l'intérieur comme deux pierres. Tièdes bouses de vache que l'on hume et que l'on écrase. Corps soulevés à cinquante centimètres du sol sur les perches en métal des remontées de ski en raison de nos poids inférieurs aux trente kilos réglementaires. Caresses des branches de sapin sur nos visages en guise de consolation.

Année après année, nous retournons au combat avec la montagne, impatients de l'odeur des prairies humides, des épreuves subies pour apprivoiser la forêt.

Sur la table recouverte d'une nappe cirée, les grosses miches de pain que Karl va chercher à la Migros à 6 heures ont été découpées, beurrées, recouvertes d'une confiture de myrtilles par les « moniteurs », des jeunes de quatorze ou quinze ans sans formation particulière, dont les parents n'ont plus les moyens de payer la pension, ou des anciens qui ont passé dix-huit ans, mais qui n'arrivent pas à couper avec le Home.

Après avoir exigé que mon père beurre mes gressins sans déborder, j'ai décidé que je n'aimais plus le beurre et obtenu au Home une dérogation spéciale : deux tartines de confiture sans beurre. Mon privilège, j'y tiens, et mon souhait est respecté (je ne suis pas la seule, il y avait aussi des tartines sans confiture pour les anti-confiture). Un matin, Anne-Marie est absente et les règles sont strictes, les assiettes doivent être terminées. Je suis restée une heure devant ma tartine beurrée sans y toucher jusqu'à ce qu'Anne-Marie me délivre. « Colombe ne mange que des tartines sans beurre. »

À 8 h 45, nous sommes devant le minibus rouge, en tenue de ski aux couleurs flamboyantes, jaune citron, rouge coquelicot, bleu lavande, rayures vert pomme sur fond blanc. Nos skis accrochés derrière, Karl nous sépare en deux groupes, les petits et les grands. À l'heure de l'ouverture des pistes, nous sommes en bas du téléphérique, et c'est parti pour une journée de ski. Elles sont trois, une bleue pour les débutants, une rouge pour les moyens, une noire pour les forts, nous les descendons et remontons sans nous lasser. Thierry, le neveu de Karl, le même en blond, est notre professeur. Il lâche les plus petits, les débutants, en haut de la noire, et regarde l'hécatombe en rigolant.

Au déjeuner, on s'arrête de skier trente minutes pour avaler un sandwich au cervelas, une grosse saucisse de veau et un verre d'Ovomaltine. Nous mangeons debout sous l'auvent, à l'extérieur. Pas question de s'asseoir à l'abri.

À l'été et au printemps, le cervelas est grillé sur un feu allumé par Karl au bord de la rivière ou d'une plaque de neige pour éteindre les braises à notre départ. La peau du cervelas éclate, et l'odeur de grillé se répand comme le jus gras coulant sur le pain.

Au goûter, du pain perdu, des tranches de pain sec baignées dans un jaune d'œuf, puis frites et saupoudrées de sucre et de cannelle, des tartines de Parfait, un pâté de foie en tube, parfaitement onctueux, sucré, doux, gras.

Sur le site consacré au Home, les anciens postent des photos de plats cuisinés en l'honneur d'Anne-Marie, soulignés de cœurs et d'exclamations comme si le temps n'était pas passé, que rien ne nous était arrivé, même à Patou, même à Vava. Nos souvenirs comme des

bulles dorées à préserver coûte que coûte intactes, puisque c'est ainsi que nous les avons vécus. Ils sont donc vrais.

OceanofPDF.com

Après de nombreuses conversations et différents échecs techniques, Erick s'est dépêché de terminer la numérisation de la vingtaine d'heures de vidéos du Home. Il part s'installer avec sa femme à Madagascar où ils ont un projet de permaculture. J'ai pensé à nos vies qui avancent, nous, les anciens du Home, alors que celles de Patou et Vava font du surplace depuis trop longtemps. Ces vidéos tournées entre 1986 et 2006, année de la fermeture du Home, sont aux couleurs de ces années, beaucoup de rouge, de jaune, de bleu et de brouhaha. Je les échange et les commente avec Sophie, par écran interposé. Elle vit à Shanghai, elle rentre de vacances dans le nord de la Chine où il faisait -30°C , elle s'exclame, « je garde mon obsession pour le ski, l'indifférence au mauvais temps, le goût de l'effort, je parle tout le temps à mon compagnon du Home. Je rêve d'Anne-Marie, elle a une cuillère en bois et fait voler un nuage de frites ».

Sur le premier extrait, intitulé « Pâques 1986 », la voix de Patou commente la recherche des œufs dans la prairie face au chalet, « t'es pas loin, bravo ma jolie ». Puis on entend Karl le rabrouer, « arrête de gâcher la pellicule avec tes conneries ». Patou obéit à son père, le film s'interrompt.

Karl rabaisse sans cesse Patou, il ne skie pas assez vite, ne marche pas assez droit, il n'est pas assez habile, adroit, fort, astucieux. Il le compare à Élie qui est le garçon parfait. Patou se glisse, furtif, Patou baisse la tête, regardant à droite, à gauche, espérant trouver un soutien, un camarade pour le protéger des coups de son père.

Le film reprend avec la voix de Vava. Elle filme Sophie, petite en salopette de jean les pieds en l'air dans une roue maladroite. J'entends, depuis Shanghai, Sophie glousser devant les commentaires de Vava qui

filme un ado vêtu d'un pantalon orange et d'un pull jaune, « dis donc Paulo le rigolo, quand tu t'habilles, tu fais une expérience artistique ».

Paulo était autiste, me dit Sophie, et je m'en rends compte à dix-sept ans. Comme elle, je pensais qu'il était un garçon très gentil et pas très bavard.

Je me suis souvenue d'un spectacle où Paulo avait chanté la publicité Ricola et révélé son potentiel comique. Plus loin dans le film, on aperçoit Loïc sur sa chaise roulante. Après un grave accident de voiture, le frère aîné de la famille Tardieu a passé plusieurs années au Home. Il écoutait sa petite radio, Karl le portait, Anne-Marie lui donnait à manger.

À la fin des années 90, jeune adulte, Sophie est devenue monitrice au Home et a vu l'envers du décor, l'improvisation, les engueulades entre Anne-Marie et Karl, entre Karl et Patou. Karl est tyrannique sur la manière dont il fallait laisser couler l'eau avant de remplir un verre, qu'elle soit bien fraîche, la façon de couper le pain, l'épaisseur de la tranche. Sophie a vu de drôles de trucs. Ce gosse qui n'a jamais mangé un sandwich de sa vie, a été toujours servi à table avec des gants et ne sait pas comment attraper le pain et le cervelas. Celui qui a téléphoné avec son portable à ses parents à mi-chemin de la montée vers le Rocher et, dix minutes après, le groupe qui a entendu un hélicoptère qui venait le chercher pour le ramener à L. Les familles des années 70, ceux dont le père est dentiste, comique, ingénieur, dont la mère tient une galerie d'art ou un commerce, ont laissé la place à des gosses dont les parents sont de plus en plus riches et absents. La secrétaire du père d'une fratrie de Syrie a demandé à Anne-Marie de faire grimper la facture à 10 000 francs suisses par mois, sinon il n'accepterait pas cette pension. Ce n'était pas assez cher. Les photos des parents sont en vignette dans les pages « Fêtes » de *Vogue*. Ils viennent de Syrie, de Dubaï, du Liban, de Rome, de Londres. Leur point commun est qu'ils ont toujours besoin de mettre leurs enfants en « leasing » pour les vacances. Eux séjournent à dix minutes, à L., village Potemkin avec ses chalets boursofflés de multiples portes de garage, de piscines en sous-sol, d'étages barricadés et armés de caméras automatiques.

Dans une vidéo datée de juillet 1987, Karl filme les Jeux romains, une journée de fête qu'il organise chaque été. Les filles portent un tissu drapé

sur leur maillot de bain, elles se déhanchent, « elles sont bien jolies », commente Karl. Elles rigolent, grimacent, se roulent dans l'herbe, imitent un défilé de mode, des rubans roses dans les cheveux.

Les garçons sont alignés. Leur toge serrée par une ceinture, ils portent des casques en carton recouvert de papier aluminium, des boucliers en bois peint, des lances haut perchées, ils tentent de marcher en cadence. « Attention, c'est l'attaque des Gaulois », prévient Patou.

Les Gaulois sont habillés de sac de jute marron, de fichus noués sur la tête. L'attaque est le prétexte pour se rouler dans l'herbe. Romains et Romaines, Gauloises et Gaulois, ces derniers tapent avec leurs balais, les Romains sont à terre. Ils sont cinq Gaulois contre un Romain, « C'est le massacre, regardez-moi ces morts, ces victimes », s'exclame Patou.

Une petite Gauloise de six ou sept ans pose tranquillement son pied sur la tête d'un Romain de treize ans, « Qu'elle l'achève » annonce-t-il, mais elle choisit de délaissier son mort pour enlacer Jimmy, le gros labrador noir de la maison. Une Gauloise mange une crotte de nez, « Ça va Obélix ? ». Un mini Astérix en pantalon rouge tranche la gorge d'un Romain. Les filles en maillot de bain et serviette nouée sur les hanches se trémoussent sur le champ de bataille puis contemplent les corps allongés. Elles leur passent dessus en gambadant. Patou chantonne un air de trompette. César fait semblant de pleurer, une Romaine lui caresse la tête. Quelques morts se réveillent, l'un d'eux réclame un médecin, l'autre déclame des chiffres dans le désordre. Un petit suce son pouce, indifférent à la bagarre. Un Romain s'enfonce dans l'herbe, une Gauloise hargneuse lui donne des coups avec son fichu et se tourne, triomphante, vers la caméra. « Quel bonheur », reprend Patou, et puis on entend la voix ferme de Karl, « On se lève, et vous filez tous derrière la barrière, je ne vous félicite pas les Romains, on va faire une revue des troupes ».

Ils sont là, grands et petits, la caméra passe d'un visage à l'autre, Karl salue un à un les combattants, « ça va la courageuse Sophie, et toi Leïla toujours assise, et le Luc il est content, et Javier le beau sourire, et Julien tu as quel rôle dans le film, t'as gagné la guerre, et le pauvre Tarek a un œil poché, le Manuel il a reçu un coup de balai dans l'œil c'est Lydie ta petite chérie qui te l'a donné, faut être polie Marie, je veux voir Natalia (une petite de quatre ans qui se balance son ventre en avant), good morning Natalia, how are you Natalia ? ».

1990. Vava filme Maxime qui s'entraîne à faire des roues, puis une jeune fille allongée dans l'herbe, les yeux fermés, elle annonce « c'est Colombe qui bronze ».

Je porte un pull bariolé que je lui ai emprunté. J'ouvre les yeux, je la regarde en souriant. Vava zoome sur moi, je lui fais signe de filmer ailleurs et je me retourne, le visage planté dans l'herbe fluo.

Des heures de vidéo de courses en sac, de sketches, de chansons, de descentes en luge, ponctuées des expressions de Karl.

Sophie de Shanghai et moi de ma cuisine, nous imitons Karl, accent vaudois inclus : « C'est quoi tout ce chni ? Faut pas avoir fait l'université d'Uschy pour comprendre. De bleu de bleu. De Dieu de Dieu. Mais c'est la fête au village ou bien ? »

Le mari de Sophie a été moniteur dans une vraie colo, il a passé le BAFA, le diplôme des moniteurs, et il lui a dit que c'était illégal notre truc, les punitions, les gueulantes, nos activités, pas réglo du tout. Mélanger les petits, les grands, dehors par -18 °C la nuit, les marches de quarante kilomètres à huit ans, l'escalade en montagne sans guide, les six heures de ski sans pause dans la tempête, les repas de frites, de chocolat chaud et de tartes aux pommes, l'été les pieds nus sur l'asphalte, et dormir les fenêtres ouvertes, l'hiver. Nous regardions la télé, douze sur un canapé de trois places. Dans les colos BAFA il y a des programmes télé par classe d'âge. Et puis les enfants de la direction jouant avec nous, ce n'était pas très sain. Il a insisté, c'est totalement interdit dans les colonies réglementées.

Sophie a mis des années à comprendre que Karl et Anne-Marie sont les parents de Vava et Patou. « J'ai quatorze ans, Patou conduit le tracteur, je trouve cela injuste, et quelqu'un m'a dit, c'est normal, c'est le fils de Karl. Je n'en reviens pas. Je crois que Patou et Vava sont des pensionnaires comme nous, ils dorment avec nous, n'ont pas plus de cadeaux à Noël ni plus d'affection. »

Vava veut parler à sa mère, elle lui réclame quelque chose et Anne-Marie continue son travail sans se retourner, elle ne l'entend pas. « Quand j'appelais Anne-Marie, elle me répondait toujours. » Sophie a

ressenti une grande tristesse qu'Anne-Marie ne soit pas attentive à sa fille, alors qu'elle l'était avec nous.

Sophie m'interroge, « Tu crois que c'est ça l'origine des problèmes de Patou et Vava ? On leur prenait leurs parents et eux nous offraient leur amitié ».

Elle continue, « Je vois toi et Vava, marchant et parlant. Vous étiez tout le temps collées. Qu'est-ce que vous disiez ? ».

Aujourd'hui Vava est seule, enfermée chez elle. Elle ne skie plus, ne peint plus, passe ses journées sur les réseaux sociaux à poster des citations et des textes sur les Évangiles où apparaît l'Antéchrist, parfois mon prénom ou celui d'autres pensionnaires, nous accusant de l'avoir traitée telle une domestique et de l'avoir abandonnée. N'a-t-elle pas tort ?

OceanofPDF.com

Nous ne connaissons pas l'entre-saison, celle où il pleut, où l'humidité et le brouillard troublent la vue, où même le chalet d'alpage au toit de tôle rouge n'est pas visible.

Pour nous, il y a trois saisons.

L'hiver que l'on peut diviser en deux sous-saisons. Les jours de tempête, les jours de ciel bleu dur. Nous skions tous les jours de 9 heures à 17 heures quels que soient la sous-saison et l'état de la neige, glacée, poudreuse, molle, mouillée, douce, dure, damée, cotonneuse, en congère.

L'été, un été qui n'est jamais trop chaud, avec cet air tendu comme un drap de percale lavé, sec, *crisp* dit-on en anglais. Parfois dans l'été, il fait assez chaud pour passer la journée à la piscine découverte de P., seule vraie journée à ne rien faire, à manger des glaces et à se jeter à l'eau.

Et le printemps, mélange entre deux où nous skions en hauteur sur une mousse spongieuse que nous méprisons, de la soupe, elle ralentit, empêche de faire du vrai ski à la dure comme Karl nous l'a appris.

Mais nous ne ressentons pas l'ennui qui envahit Vava et Patou pendant nos absences, les jours de pluie qui ne s'arrêtent pas, ces flocons qui tardent à venir ou qui se transforment en eau à peine tombés, les chambres vides, la salle à manger sans bruit, Karl occupé à construire une nouvelle armoire, à poncer un escalier, à terminer une peinture, pour inventer des jeux, marcher ou skier. La glace n'en finit pas de fondre, la route est transformée en rivière, Anne-Marie se repose enfin, elle fume son paquet quotidien attablée à la cuisine, elle n'a pas le courage d'aller chercher Patou et Vava à l'école. Ils feront les trois kilomètres à pied pour rentrer à la maison, ils se serviront seuls pour le goûter. Elle a besoin de calme, que personne ne s'approche, elle n'a plus la patience.

À l'école, la maîtresse répète à Vava, tu es sale, tu es nulle, tu ne sais pas écrire, elle ricane en lisant ses devoirs, montre aux élèves les pâtés

sur sa feuille. Vava confond les lettres, mélange, se trompe, ne voit rien, ne sait rien. Elle répète nulle, nulle, nulle. Une gifle. Au coin. Une fessée. Anne-Marie ne voit pas que sa petite fille dyslexique est maltraitée alors qu'un radar lui permet de repérer chacun de nos tourments.

À l'adolescence, Vava traverse une période d'anorexie, elle se fait vomir dans les toilettes. Anne-Marie l'engueule, « Arrête, c'est dégoûtant ». Elle est furieuse car cela lui donne plus de travail, il faut nettoyer après. Elle est aveugle et sourde aux souffrances de Vava.

Je ne me souviens pas d'un regard, d'un geste, d'une parole tendre d'Anne-Marie envers sa fille. Elle n'est même pas une parmi d'autres. Nous, dont les parents payent, recevons davantage d'affection que Vava. Et quand Vava réclame, se compare à nous, Anne-Marie l'accuse d'être jalouse. Au Home, on n'est heureux que pendant la saison des vacances scolaires.

Mon rêve est de passer l'année au Home, je négocie l'air pur, la nature, le sport, l'écologie.

En 1979, j'ai le droit de regarder à la télévision l'émission « Les dossiers de l'écran » sur l'Antarctique. Cinq scientifiques sont interrogés par le journaliste Armand Jammot sur leur exploration du pôle Sud. Le commandant Cousteau et Paul-Émile Victor rivalisent, racontent la beauté de ce qu'ils ont vu sur fond d'images bleues et blanches qui semblent venir d'une autre planète. Tout va bien jusqu'à l'intervention du volcanologue Haroun Tazieff. Avec un charmant accent russe, il explique que la pollution industrielle, qui dégage une énorme quantité de gaz carbonique et réchauffe l'atmosphère, est un grand risque pour l'Antarctique. Le commandant Cousteau l'interrompt, « Quel baratin, il y a des correcteurs automatiques, la végétation et l'océan. Il suffit de planter des arbres ». Tazieff le reprend, « On ne le fait pas, au contraire on détruit nos forêts en Amazonie, à Bornéo, Java, en Afrique et ailleurs ». Il est interrompu cette fois par le journaliste, « Vous êtes en train de paniquer les populations, là ».

Ce que je veux, c'est me réfugier à F.

Quarante ans après, Jean-Marc, le garde forestier de V., m'explique que la vallée, en raison de la taille moyenne des montagnes qui l'encadrent, de l'absence de glacier, de son étroitesse qui a empêché des entreprises industrielles de s'installer, des pentes qui obligent à pratiquer une agriculture raisonnée, à respecter l'équilibre entre pâturages et champs cultivés, de la forte humidité des sols, est restée quasi intacte. Elle est un des rares lieux de notre monde qui ne sont pas secoués par les effets du réchauffement climatique. Certes, il fait plus chaud, les sapins poussent plus haut qu'avant, les insectes sont plus nombreux et le téléphérique de F. est aujourd'hui fermé faute de neige, ses trois pistes, la

bleue, la rouge, la noire, retournées à l'état de nature. Nous sommes en automne, la forêt au-dessus de F. s'illumine, les mélèzes se détachent, leurs aiguilles au soleil sont dorées, elles éblouissent les montagnes qui enluminent à leur tour le Home.

Nous redescendons vers la vallée, inchangée, intouchée, protégée. Rien n'y est sale, abîmé, ne serait-ce qu'une fiction de plus ?

OceanofPDF.com

Je reçois un chat pour mes huit ans. Un chat de gouttière nommé Titus. Il a les yeux verts, je compte le nombre de couleurs de son pelage, marron clair, marron foncé, roux, je suis fière qu'il ne se laisse pas simplement définir. Madame Jacqueline le nourrit comme elle s'occupe de nous, répétant chaque jour les mêmes gestes patients. La nuit, Titus vient se poser sur mon ventre, il teste ses griffes de manière délicate sur mon estomac, ma poitrine, cherche la place la plus moelleuse, je me laisse d'abord faire, puis le chasse plus ou moins brusquement selon mon humeur, selon la douleur. Quand nous partons en vacances, il reste à Paris avec Madame Jacqueline qui vient lui rendre visite, le nourrir, changer sa litière. Je ne parle pas à Titus, sauf par de mignons borborygmes, des minou, minou. Le jour de son arrivée dans la famille, il a griffé des fauteuils recouverts d'un cuir fauve, les Chesterfield resteront ainsi grêlés d'éraflures telles des marques royales. Il refuse qu'on le regarde quand il fait ses besoins. Il choisit les personnes confortables pour se lover sur leurs genoux.

Brusquement, Madame Jacqueline meurt. Rien n'est expliqué sur les circonstances de l'accident, elle n'est plus là. Il faut faire sans elle. J'ai dix-huit ans.

Je m'occupe désormais de Titus, je verse les croquettes à l'odeur aigre en me pinçant le nez, et fais de même quand je change la litière. Je remarque que le bol de croquettes que j'ai rempli à ras bord ne se vide pas. J'achète une marque plus coûteuse, avec des lettres dorées, pour les chats délicats. Une boîte qu'il faut ouvrir avec un zip et qui se referme pour en garder la fraîcheur et les arômes. Je vais chercher Titus qui n'accourt pas malgré le luxe de ce repas, le pose à côté de ce qui est censé être un mets délicieux pour chats difficiles. Il refuse de se nourrir, il maigrit. Je sens les os saillants, m'alarme de son regard. Il a perdu la femme qu'il aimait, Madame Jacqueline, et se laisse mourir de chagrin.

Après, je n'ai plus jamais eu d'animaux domestiques. Je me suis désintéressée avec ostentation du monde animal, professant que là où il n'y avait pas de langage, de rire, d'humour, aucune relation n'était possible. C'est en lisant un roman, *L'Ami* de Sigrid Nunez, où l'écrivaine américaine raconte l'amitié entre une femme et un chien, le danois de son amant décédé, que j'ai admis l'évidence. J'avais oublié pendant quarante ans ce que Karl et Anne-Marie m'avaient enseigné.

Anne-Marie s'adresse aux moineaux comme à nous, leur offrant des miettes de pain, les complimentant sur leurs couleurs, s'indignant que l'un de nous écrase des fourmis ; elle ne touche pas aux toiles d'araignée, elle ouvre les fenêtres pour permettre aux insectes de s'échapper.

Karl est chez lui en forêt, il décrit pour nous les papillons, le délicat au collier argenté, l'ample d'un bleu profond taché de rouge, celui qui est toxique et ne se fait pas dévorer par les oiseaux, celui qui imite le frelon pour effrayer les prédateurs, celui qui ressemble à une fraise. Il aime les papillons pour leur ingéniosité, il admire les chamois et les aigles. Quand il en aperçoit un, il faut ne plus faire un geste, il nous montre le vol de deux grandes ailes noires dans le ciel. Il désigne le chamois arrêté sur un pan de neige éternelle. Il nous raconte leurs capacités d'adaptation et de divination, leur acuité à voir, à ressentir ce qui pour nous est invisible. Le chamois et l'aigle sont des animaux exceptionnels, ils nous survivront, salue Karl, et nous sommes impressionnés.

Karl nomme les épicéas, les mélèzes, les sapins, il leur parle comme il nous parle à nous, avec sérieux et intérêt, s'adressant à chacun : « un géant, tu as connu Napoléon mon grand, respect », « t'es beau toi », « ça va les jeunes », « et le gros, tu laisses de la place aux autres ou non ». Il nous montre un sapin qui pousse sur des rochers, ses racines visibles enlaçant la pierre, se contentant de quelques centimètres de terre, ou bien un grand épicéa entouré de plus petits qui lui donnent de l'ombre, empêchant les petites branches inutiles de pousser, lui permettant ainsi de grandir en hauteur.

Un soir, Anne-Marie me demande d'accompagner Patou chercher du lait à la ferme, il en manque pour la purée. Patou vient de se faire engueuler par son père. On a douze ou treize ans, je n'ose pas le regarder, est-ce qu'il pleure ?

On descend vers la scierie, au bruit mat des lattes de bois qui tombent succède celui aigu des scies qui tranchent, puis s'ajoute le vacarme de la rivière qui, là, forme une cascade. Cela m'arrange. Qu'est-ce que je pourrais lui dire pour le consoler, qui ne l'humilie pas ?

Ça va ? Il est dur ton père.

Le calme se fait à la laiterie. L'hiver, les vaches sont une vingtaine dans l'étable. Patricia a notre âge, c'est elle qui installe les machines à traire. Elle justifie les beuglements de l'une d'elles nommée Belle, « elle n'aime être que dans les pâturages, ne supporte pas d'être enfermée », dit Patricia, « alors ici elle est triste. Elle crie un bon coup, sa colère et sa tristesse sortent, cela va mieux pour une heure ou deux, puis cela la reprend. Un vrai métronome ».

Je regarde ses grands yeux bruns teintés de chagrin, Patou pose son bidon, lui caresse la joue, « au revoir ma belle », répète-t-il puis Belle le console à son tour, léchant sa main. Il pose la tête sur son cou.

Imiter Karl, dieu de la glisse, des sapins, de la montagne, dieu qui s'élève et disparaît. Il nous apprend à skier avec la « méthode suisse ». Un ski juste et efficace, planté de bâton droit, le corps en avant vers le bas de la piste, le plié du genou, pas du maillage de cul, rien de joli. Les débutants commencent dans le champ en face de la maison, sur une grosse bosse à l'aplomb de la rivière.

Anne-Marie ne skie pas, et son refus de la piste la place à nos yeux dans un autre Olympe, celui où il est possible de dire non à Karl, d'être son égal. Elle est présente pour notre premier jour sur les skis. En combinaison blanche, elle tient l'enfant mou attaché à des lamelles de bois, se penchant pour le poser entre ses jambes, glissant avec lui dans un tendre chasse-neige jusqu'à ce qu'elle sente les muscles se redresser, se tenir sans son appui. Alors seulement elle le laisse rejoindre le groupe plus aguerri mené par Karl vêtu de rouge, prêt à passer sur les pistes.

Tu as cinq, six, sept ans, un corps minuscule, des skis qui font deux fois ta taille. Pendant des jours, tu vas refaire les trois mêmes pistes, la bleue, la rouge, la noire. Planté de bâton, corps en avant, plié du genou. Le geste répété, il fait froid, la neige est gelée, il fait chaud, la neige fond, de la soupe, tu continues, tu n'es qu'un corps, tu renifles, le visage vers le bas, alors que la peur est présente, aller trop vite, se prendre un sapin, un skieur, un piquet, le gouffre devant, et Karl qui ne regarde pas derrière lui.

Il ne nous attend pas, il est à l'avant, magnifique, danse sans effort, son blouson rouge à gauche, d'un léger balancement son blouson rouge à droite, les jambes en noir qui se faufilent, se déhanchent avec grâce, les sapins qui se plient vers lui, le caressent, la poudreuse n'est plus un paquet lourd dans lequel tu t'enfonces sans pouvoir t'en sortir, sur son passage elle est une auréole scintillante qui orne une silhouette noire et

rouge, tranchante, il n'est plus visible, déjà loin. Karl est Dieu et toi une boule disloquée.

J'ai huit ans, je suis une petite fille en retard de deux ans sur les courbes de croissance et de poids, et je skie. Habillée de polyester matelassé jaune, une lanière en cuir où est attaché mon bâton de ski tient encore à une moufle couverte de traces blanches, de morve givrée, le mécanisme en métal qui retient l'ensemble ski-chaussure est solidifié, la température est de -10°C , rien pour m'accrocher, reprendre mon souffle. Des flocons coulent à même la peau le long de mon dos, mes cils sont collés par le froid. Le bruit violent des skis sur la glace, la vitesse augmentant, je tente de planter mes bâtons, j'écarte les skis en V dans un chasse-neige, espérant ralentir l'allure : rien. La piste est une patinoire où je dérape sans contrôle, la course s'accélère vers le vide, plus bas il y a un ravin. Il est indiqué par un panneau « Attention chute mortelle ». Je le cherche pour l'éviter mais il est invisible, devant moi une brume gelée et opaque, quand j'aperçois un sapin je fonce vers lui et l'enlace, mon visage se heurte à l'écorce, le tronc me retient avec brusquerie mais il me garde pour lui, trente centimètres de poudreuse m'accueillent. J'en ai assez, je suis fatiguée, soulagée de ne plus avoir peur, je retire mes skis et m'allonge dans la neige. Il doit être 4 heures d'une fin de journée sans soleil, je me repose. Je regarde les sapins au-dessus de moi, ils sont immenses, plus un bruit, l'heure de la fermeture des pistes, j'entends de rares éclats de voix, je suis bien, je n'ai pas peur, j'aime être ici entre les sapins, leurs bras serrés les uns contre les autres, leur parfum safrané traversé par l'odeur transparente de la neige me rassure, des grands et des petits, des larges et des fluets, une famille nombreuse aux racines anciennes, un berceau, je ne suis pas abandonnée, au contraire, je suis adoptée, les sapins m'abritent, je n'ai pas froid, la tête creusée dans ma capuche, les bras et les jambes protégés par une fine couche de tissu humide, mon corps n'a aucune importance, je ne le sens plus, je rêve désormais, tout est tranquille, les branches de sapin frôlent le sol et me fabriquent un nid, la nuit tombant l'air s'est adouci, miellé, il a perdu son piquant, le crissement des skis de métal sur la glace a fait place au silence, puis un chant d'oiseau, le pas léger des pattes d'un chevreuil dansant dans les flocons, il s'arrête pour passer sa langue chaude sur mon nez, un écureuil pose une baie acidulée sur mes lèvres. Quand mon

prénom est crié, je ne bouge pas, je n'ai pas envie qu'on vienne me chercher, je me tais jusqu'à ce que je reçoive une gerbe de neige qui m'engloutit encore davantage et là je crie mon mécontentement.

Patou souffle de l'air tiède sur mon pied, glisse l'ensemble pied et chaussette dans la chaussure, mon ski qui était accroché à dix mètres au-dessus de moi est miraculeusement et fermement tenu sous son aisselle, d'un geste rapide il le place dans la bonne position, moi avec, debout, parallèle à la pente. Il a retiré la neige enfouie dans mon bonnet, le voilà sur ma tête, il me pousse vers la pente pour rejoindre les autres, une boule de neige coincée dans la nuque me coule dans le dos. Il est possible qu'à l'heure du dîner il se moque de l'oisillon jaune et trempé, un pied nu, ramassé entre deux sapins sur la noire. Et que je rigole aussi, reconnaissante d'avoir été sauvée une fois de plus par un plus grand jusqu'au jour où ce sera mon tour, apercevant un tas bleu, jaune, vert enseveli, les jambes tordues, les skis emmêlés, les bras aplatis allongés par les bâtons toujours retenus par leur lacet de cuir, de freiner et en quelques agiles mouvements de remettre de l'ordre entre les jambes, les bras, le torse, la tête et leurs prolongements, skis et bâtons, relever l'ensemble, essuyer la morve, jouir de ma capacité à transformer un truc défait en une bombe orange, bleue, jaune ou verte, unie ou bicolore, à rayures ou à pois, qui file sans demander son compte.

Arrivée au chalet, Anne-Marie me déshabille et me frotte avec une serviette, puis me fait boire un thé chaud et très sucré. Karl est épaté de l'exploit, il en profite pour engueuler Patou, tu aurais pu faire attention à la petite, elle aurait pu mourir de froid. Patou a dix ans. Je me suis couchée, l'énorme couette de plumes, le vent glacé qui frôle mon front, Karl n'a pas dérogé, malgré mon état, aux fenêtres grandes ouvertes.

Pas question de rater un jour de ski, de ne pas progresser, ne pas suivre Vava, sa championne, que Karl prépare à rejoindre l'équipe nationale. Un groupe de Français avalent des piquets du matin au soir, espérant eux aussi faire l'admiration de Karl. Il les complimente gentiment, apprécie l'effort, mais ils restent des jeunes qui reprendront leur train à la fin des vacances. Il n'y a qu'Élie, un des grands, un Parisien, qui skie à l'égal de Vava et mieux que Patou, gagnant son certificat de Suisse d'honneur. Il suit Karl partout, fait tout comme lui. Karl l'appelle « Ely » à l'anglaise, « Ely », avec son léger accent vaudois, son préféré. Bien plus tard, quand

Élie et Patou se sont fâchés, Élie a accusé Patou de sa première escroquerie, Élie est allé voir Karl qui lui a répondu : « Je ne peux rien faire Ely, tu ne peux pas me demander de choisir entre toi et Patou. » Et Élie a compris, il ne pouvait pas exiger de Karl, qui lui avait tant donné, de renier son fils encore une fois pour lui.

Dans la bouche de Karl, « français » ou « parisien » signifie tour à tour, et selon le moment, sagouin, pas élevé, sale, léger, ignorant du vrai et du juste, sans colonne, ramolli, trop sucré, pas sérieux, cheveux pas coiffés, dents pas lavées, manger la bouche ouverte, mal se tenir, skier les jambes écartées, les fesses en arrière, parler pointu, pleurer pour rien, faire pipi dans sa culotte, avoir peur, la paresse, traîner, crâner, « mailler du cul » à ski.

Karl nous l'annonce régulièrement, « on n'est pas là pour rigoler ».

Au ski, pas de médailles en chocolat que les stations françaises offrent à la fin de tout séjour. Pas d'étoiles, mais des compétitions à la fin de chaque semaine, un Géant, un Spécial et une Descente. Le Géant, ça va, de larges boucles, on prend de la vitesse, rien ne freine, ça va vite, faut pas ralentir, ne pas avoir peur, les chutes peuvent être spectaculaires, mais sans gravité. Le Spécial, c'est raide, étroit, glacé, ça va vite et avant on a le cœur qui bat, on peut se faire mal, heurter les piquets. Normalement on se casse les bras, les jambes : avec Karl, jamais. Les dernières années, on aura le droit à des casques.

Karl nous filme avec sa nouvelle caméra vidéo. Le soir, il projette les images, commente, corrige. Sur un film, j'ai treize ans et je pars bien. La veille, j'ai vaincu Vava en Descente. Le principe est simple, on dévale du haut en bas de la piste en ligne droite, sans tourner, sans freiner. Je suis en haut de la piste, je suis une balle, rien ne m'arrête, je glisse très vite, une piste entière à descendre sans pause, j'arrive, j'ai fait le meilleur temps, j'ai battu les garçons, j'ai battu Vava.

Karl est épaté, et épater Karl, c'est la médaille la plus convoitée.

Puis, il va engueuler sa fille. Je les observe au loin, il fait de grands gestes, elle me jette un coup d'œil, mais elle n'a pas l'air de m'en vouloir.

Le lendemain, pour le Géant, je suis confiante, je fonce, je vais renouveler l'exploit. Ce que je veux surtout c'est battre les garçons de mon âge, l'aîné des frères Louma persuadé qu'il est plus fort parce qu'il est un garçon. Je skie aussi bien qu'eux, il n'y a pas de raison que j'aie moins vite. Ils ont fait semblant de ne pas remarquer que la petite Colombe les a écrabouillés. Pour le Géant, je retrouve la sensation irréaliste de glisser sans que rien ne m'arrête, de m'échapper et que désormais rien ne compte plus que cela, la vitesse, la victoire, la consécration. Je suis bien partie, je vais très vite, je ne contrôle rien, je refuse de freiner et tombe au dernier virage, sous la caméra de Karl. Sur les images qu'il projette le soir, on ne voit pas mes larmes de rage.

OceanofPDF.com

Il n'est pas question que je ne passe pas mes vacances au Home.

Sur les chemins, des abreuvoirs creusés dans des troncs de sapin sont alimentés en eau filtrée par les roches. Karl me montre comment incurver délicatement la main comme un léger bol, la glisser sous le ruissellement du tuyau pour boire sans être éclaboussée. Il nous encourage à nous désaltérer avant de repartir pour plusieurs heures de marche, mais il exige de faire vite, ne surtout pas s'asseoir, « il ne faut jamais s'arrêter, sinon ça coupe les jambes ».

Cette injonction à « ne pas s'arrêter », ses conseils, le regarder agir, construire, améliorer chaque geste sportif ou non, ces règles sont restées ancrées en moi. Elles sont inscrites dans nos corps, marcher, plier, avancer. Elles sont comme les piquets rigides d'un Spécial en ski, qui à la fois vous oblige à remonter, à revenir, à tourner, au risque de vous heurter et de vous faire mal, et vous maintient sur un chemin étroit, ne pas finasser, ne pas ramollir, glisser à travers les contraintes. Je ne suis pas une molle poupée. J'aime que cela soit dur, j'aime être un petit soldat.

Tout est important. Sérieux. Rien n'est pris de manière désinvolte, ni ce que nous mangeons, les rösti, les tartines, les tartes aux pommes, les frites, les fondues, la raclette, la laitue avec sa sauce à la Savora, le thé brûlant après la fondue, ni les courses, ni les jeux.

Nous suivons les règles, nous obéissions sans révolte, car sinon nous sommes punis.

Ces punitions sont accueillies avec un mélange de frisson et d'excitation. La moins sévère est « à genoux les mains sur la tête dans le couloir pendant une heure ». C'est l'occasion de se coucher plus tard, et de bavarder à voix basse pendant que les autres, les non-punis, restent au lit.

La deuxième punition est « à pied à la Combe », le cri de guerre de Karl, une montée de quatre kilomètres vers l'arrêt du téléphérique, soit huit allers et retours, de jour comme de nuit.

On a neuf, dix, onze, douze ans. On part marcher sur une route glacée, sans adultes, on est libres, on crie, on est contents, on râle, la fatigue, le froid, mal aux jambes, on s'économise. On dira qu'on est montés, mais on n'est pas montés jusqu'en haut. On s'est assis sur un tronc, dans le froid, personne pour nous surveiller, on retourne au Home, contents d'avoir triché. Sauf que Karl nous a surveillés, avec ses jumelles. En haut de la Combe, là où la vue est dégagée, il n'a pas vu la lumière de notre lampe de poche. Il nous renvoie avec une gueulante. Quelle heure est-il ? Pas une heure pour sortir quand on est un gamin. On embarque une luge, c'est lourd, mais pour rentrer ce sera plus facile, on chante, on rigole, puis on se tait, on est fatigués, on aura fait huit kilomètres sur une route vernie, on ira se coucher à une heure du matin. Karl nous menace aussi de coups de martinet, comme lui en a reçu enfant, cela reste une menace en l'air, une menace qui nous brûle et fait trembler Patou.

En 1974, Karl et Anne-Marie donnent une interview pour un hebdomadaire suisse. Le Home n'a que quelques années, mais il attire déjà des enfants de France et d'Italie, de Grande-Bretagne et du Liban. La journaliste les a interrogés sur la raison d'un tel succès. Anne-Marie a affiché l'article au-dessus de son petit bureau, dans une pièce adjacente à la cuisine où est accroché à un mur, en hauteur, l'unique téléphone de la maison.

Sur la double page consacrée au Home, on peut admirer une série de photos de Karl et Anne-Marie. Karl ressemble à un soldat romain tel qu'ils sont dessinés dans les bandes dessinées viriles, un soldat mal coiffé, aux mèches brunes qui tombent sur le front, d'autres qui dépassent des oreilles, le front et le nez droits, les dents blanches, petites, les yeux vifs qui fixent, le torse bien large. Anne-Marie a le visage traversé par ces grandes lunettes carrées qui étaient alors à la mode, les cheveux mi-longs, la raie sur le côté, presque sage, et semble en mouvement. Sur un des clichés, Karl paraît en déséquilibre, elle le pousse ou le retient. La légende : « Karl et Anne-Marie, ententes et bagarres cordiales ». Ils s'engueulent beaucoup. Le titre de l'article est « Bon sens et tartes aux pommes ».

Ils défendent des principes d'éducation éloignés de ceux de l'après-68 : « Assez de “problèmes”, de “cas” sur lesquels on se penche précautionneusement comme s'ils étaient dans un état grave ! Assez de toutes ces “sociopsychofoutaises” dont on nous rebat les oreilles, de ces méthodes d'éducation tarabiscotées ouatinées, de ces systèmes qui ne touchent les gosses qu'avec des gants aseptisés et la peur de leur occasionner un traumatisme en leur posant la main sur l'épaule ! Alors que la violence existe et qu'il faudrait peut-être songer à les aguerrir plutôt que d'en faire des fleurs de serre brûlées à la moindre intempérie. »

Le journaliste partage ce point de vue : « Anne-Marie et Karl Ammann ne sont pas enlisés dans l'intellectualité et les modes pédagogiques, prennent des gosses en vacances dans leur maison de F. et leur offrent une "tranche de vie" sans encombrements ni tarabiscotages. Leur façon d'être, intuitive, est le résultat d'une jeunesse pas toujours facile, de tribulations passées. » Ils se racontent. Karl est le dernier d'une famille de huit gosses de la montagne.

« On faisait des farces à tire-larigot, on a brisé des vitres avec un ballon, on a reçu des claques. La discipline régnait à la maison : si j'oubliais un marteau dans la grange à deux ou trois heures de marche de chez nous, je devais aller le chercher. Nous avons formé très tôt une équipe de skieurs, pas de tricherie entre nous, je n'aime pas les dissimulés », expliquait Karl.

Le père d'Anne-Marie était éleveur, il s'était installé avec ses dix enfants. « Ma grande sœur s'occupait des petits. À mes douze ans, quand elle s'est mariée, j'ai dû prendre la relève et aller laver le linge à la fontaine. Mon père et ma mère étaient craints et adorés. Ils étaient réservés, mais mes sœurs, elles, débordaient de tendresse. Rien qu'avec les œufs, de la farine et du sucre, nous préparions des festins. Le dimanche, papa faisait la cuisine pour que maman puisse aller à la messe. »

Anne-Marie était serveuse au Relais, le café « pour Anglais » de L. quand elle a rencontré Karl. « Il les entraîne et moi, je les écoute. J'essaie de comprendre leurs idées farfelues, leurs projets, leurs silences. Quand les parents nous amènent leurs enfants, ils nous expliquent combien il faut faire attention, ils ont des problèmes, ils sont particuliers, sensibles. J'écoute. Mais ensuite, j'essaie de faire comme s'il n'y avait pas de cas. Un jour, deux psychologues canadiens de renom nous ont amené leurs trois petits. Ils avaient des idées très précises sur leur éducation : "Il faut que nos enfants se couchent quand ils le désirent, qu'ils ne soient pas contrariés et mangent ce qu'ils souhaitent." Avec vingt enfants à la maison, c'est impossible. Au début, ces enfants se sont isolés, on a averti leurs parents qu'on n'allait pas suivre leurs absences de règles, qu'il fallait qu'ils s'intègrent. Ils sont venus les chercher pour les placer dans un autre Home qui acceptait de suivre leurs principes. Puis ils nous ont suppliés de les reprendre, ils s'ennuyaient de nous et de nos

règles. Les vertus d'une grande transpirée pour atteindre le repaire des chamois, d'un baiser ou d'une taloche envoyés au bon moment, tout cela devrait être remis à sa juste place, dans la pédagogie moderne. »

Je suis un de ces enfants suppliant pour de l'autorité et des baisers.

OceanofPDF.com

Je relis les noms des montagnes indiqués sur une carte à l'entrée du village de V. Chaque nom est pour moi comme le titre d'un conte qui annonce une aventure excitante.

« La marche la plus merveilleuse, se souvient Anna, est l'expédition au Rocher. La veille, Karl nous alertait, ce n'était pas une course comme les autres. Il y avait des précautions à prendre. Il nous racontait pourquoi. Un père habitant le Rocher avait dû laisser ses enfants seuls une journée et une nuit. Avant de partir, il les avait avertis de bien penser à nourrir une fée qui vivait aussi cachée là. Tout à leur jeu, les enfants ont laissé passer l'heure du repas. Alors la fée, qui avait très faim, s'est mise en colère. Elle leur a jeté de grosses pierres qui ont échappé à son contrôle. Elles ont formé un éboulis qui a écrasé les petits. À son retour, à la vue de ses enfants morts, le père a pleuré des larmes de sang. » Karl nous prévenait : « Demain là-haut sur la montagne, vous allez voir l'énorme éboulis créé par la fée, et la rivière de sang des larmes du père. Alors ce soir, n'oubliez surtout pas de nourrir la fée avant. Laissez bien vos Sugus au bord de la fenêtre, sinon elle va encore faire exploser la montagne et on va tous mourir. »

On ne dormait pas de la nuit. Le lendemain, après trois heures de marche, on arrivait au Rocher, on voyait l'énorme éboulis et la rivière de pierres teintées en rouge sang. C'était donc vrai ! La nuit suivante, tout aussi crédules, on ne dormait pas davantage.

Nous commençons les marches en chantant, sans nous en rendre compte, le chemin s'élève, cela devient plus ardu, nous grimpons, chaque avancée de la cuisse est plus difficile, la douleur arrive dans le mollet, le pied brûle dans la chaussette, nous avons chaud et soif, mais cela n'a aucune importance, ce qui importe c'est le pas d'après. Je regarde

d'abord mes pieds, faire attention aux pierres, aux flaques, puis les pieds devinent seuls le terrain, je lève les yeux face à une succession toujours renouvelée de paysages.

Sur le chemin, nous passons devant de grandes portes creusées dans la montagne. Elles sont camouflées, couvertes d'une treille grise et kaki. Karl nous a confié qu'elles cachent des abris atomiques pour se réfugier en cas d'attaque nucléaire. J'ai conscience que cette vallée est un refuge contre tout, le passé, le présent, et qu'il suffit de payer pour y être accepté et protégé.

OceanofPDF.com

Il m'a fallu trente ans pour laisser un message à Patou et à Vava et reprendre le train à la gare de Lyon, puis le funiculaire vers la vallée et F.

L'avant-dernière fois que j'ai vu Patou, c'était le jour de son mariage avec Isabelle.

Ils ont vingt et un ans et s'aiment depuis leurs quinze ans, lui et la jeune Parisienne à la famille décimée par le suicide de son père, puis de sa mère. Sur des images vidéo du Home, prises l'année de leur mariage, elle sert un repas, penche la tête pour que ses cheveux châains cachent son visage quand la caméra s'approche. Timide, elle ne participe pas à nos jeux les plus brutaux, elle est douce, s'occupant des plus petits avec patience, empêchant nos tentatives de mettre à l'écart un nouveau qui ne nous plaît pas et que nous souhaitons tester.

Elle a terminé avec deux ans d'avance des études d'histoire de l'art à l'École du Louvre. Je l'envie. À vingt ans, elle est une adulte mariée, diplômée, adoptée légalement par la famille Ammann.

À vingt ans, je suis une jeune femme trop aimée par son père, qui se heurte aux garçons de son âge. Je suis déçue, je m'ennuie et les quitte pour un rien. L'idée de sacrifier ma vie pour un homme, de me fondre en lui, de faire de ses désirs et projets les miens m'est étrangère, mais j'admire Isabelle qui a choisi de lâcher sa future carrière dans un musée pour suivre Patou. Diplômé d'une des meilleures universités de Suisse, il a décidé d'ouvrir un restaurant à Malte. Des parents d'anciens du Home ont investi dans ce projet, et ils s'installeront grâce à ce capital de départ.

Pour une raison qui m'est alors inconnue, Patou et Isabelle quitteront précipitamment Malte trois ans après avoir créé leur restaurant. Patou a un autre projet, cette fois à Paris, un bar à champagne qu'il ouvre avec Élie.

Une fête est organisée pour l'inauguration du lieu, Patou qui apporte son savoir-faire est derrière le bar, Élie, qui détient le capital, accueille les invités.

Je suis étonnée que les deux se soient associés, que Patou ne soit pas jaloux d'Élie, ne lui en veuille pas mais au contraire accepte de collaborer avec lui.

Dès ses dix ans, Patou portait les skis et les chaussures des autres, aidait Karl à organiser des jeux sans frontières, faisait le commis pour Anne-Marie, coudre des déguisements, éplucher des patates, des pommes, mettre la table pour vingt, débarrasser pour vingt, passer le balai sous les tables, rincer vingt verres, et cela n'allait jamais, jamais assez bien, et il recevait de son père un coup de pantoufle sur la tête parce qu'il restait des traces sur la table quand Élie était en vacances. Élie skiait mieux, était plus assuré, avait du succès avec les filles.

Élie et Karl étaient fils et père d'adoption. En s'associant avec lui, mais sous ses ordres, Patou avait accepté une situation humiliante pour lui, il était le fils en second, celui qui réussissait moins bien que le fils choisi.

Un an après, j'ai appris que l'affaire avait fait faillite.

Je me suis dit que Patou n'avait pas de chance. Des rumeurs circulaient sur ses talents de gestionnaire, insinuant qu'il se servait dans la caisse. Élie était en colère contre lui. Patou avait été malhonnête. Je n'ai pas voulu l'entendre, cela ne correspondait pas à l'histoire que je me racontais. Mais depuis, je n'ai pas revu Patou. Il n'y a aucune raison à notre éloignement, nous ne nous sommes pas fâchés, je n'ai rien à lui reprocher. Quelque part, je sais qu'il y avait chez lui, dans cette manière d'être chaleureuse, une forme de séduction, et que je dois me méfier. Ne pas le voir me permet de rester arrimée à cet idéal, le Home, ce sont des gens honnêtes dans un paysage intouché. Je ne voulais pas que ce soit autre chose. Mais, aujourd'hui, je me dis combien cela est étrange que j'aie su me protéger dans certaines situations, et pas dans autres qui m'engageaient bien davantage.

Bonjour Colombe,

Depuis que tu as commencé à écrire des livres, dont je suis un lecteur attentif, je redoute ce moment. Dans tes « romans », la frontière entre ce qui est vrai et ce qui est inventé n'est pas très claire et je savais qu'à un moment tu finirais par t'emparer du Home, que tu le réduirais à un décor, à un matériel pour une de tes entreprises.

Quand l'année dernière tu as commencé à me suivre sur les réseaux sociaux, l'air de rien, à me liker, j'ai compris que notre tour était arrivé. Ce qui s'est passé est une trop bonne histoire pour que tu n'aies pas envie de la raconter.

Je suis prêt à prendre le risque, on se parle quand tu veux,

Bises, Patou

Selon moi, c'est lui qui avait commencé à me suivre en premier, sous un pseudonyme suffisamment clair pour que je sache que c'était lui. Je lui avais laissé un message, puis je n'avais pas osé retourner sur le réseau social pendant trois jours de crainte de lire sa réponse. Pensant même qu'un silence de sa part m'aurait arrangée, la fiction étant le lieu où je me sens bien, je n'aurais qu'à inventer une rencontre avec lui. Il venait de sortir de prison, sa situation me faisait peur.

Il mit une semaine à me répondre, pour lui non plus cet échange n'était pas simple.

J'avais eu le temps de lire la presse, l'affaire Patou avait fait la une des journaux en Suisse. J'avais aussi interrogé des anciens. Ils accusaient

Patou de prêts jamais remboursés, mais surtout de frayer avec la grande criminalité.

Ils devaient fantasmer, mais je me suis mise à fantasmer avec eux.

L'un d'eux me raconta que, de l'époque où Patou vivait à Malte, il avait gardé une grosse cicatrice sur la paume de sa main. Il lui avait confié qu'un toxico l'avait blessé en lui volant la caisse. Pour lui, cette balafre était classique d'un avertissement de la mafia russe, car elle n'était pas du bon côté. Patou était en voiture, le couteau venant de la fenêtre aurait dû être à droite, or elle était à gauche, ou inversement. Je n'avais pas bien compris, mais j'avais lu que la mafia était très présente dans l'industrie touristique maltaise.

Ce coup de couteau était-il donc la preuve d'un lien de Patou avec la mafia ?

Avait-il eu peur et, pour cette raison, précipitamment quitté Malte ?

Comme autrice, l'idée me plaisait, mais en vérité, je n'en savais rien. La seule chose que j'avais comprise c'est qu'il avait dû partir avec femme et enfants, sans argent.

À leur retour en Suisse, Patou avait été embauché pour diriger la transformation d'un ancien palace en maison d'accueil pour les enfants autistes et centre de recherche sur la maladie. Le projet, dans lequel l'administration locale annonçait investir 40 millions de francs suisses, avait fait la une de la presse nationale. Patou était la personne idéale pour en être le gérant, précisait un article. Diplômé d'une grande école, il avait pour lui son expérience au Home, son désir de perpétuer une tradition, de rendre une part de l'amour reçu. Dans un entretien, Patou insistait sur cette « aventure humaine », l'ensemble illustré par la photo d'un petit garçon tenant à la main un ballon multicolore.

J'ai aussi lu les procès-verbaux de l'association qui coiffait le projet.

En deux ans, selon eux, Patou avait siphonné 340 000 francs suisses dans leurs caisses.

Dans la presse, de responsable d'une belle « aventure humaine », il est devenu le personnage principal de l'Affaire P.A.

Un feuilleton à épisodes dans le plus grand quotidien suisse.

P.A. a disparu, suivi de P.A. rembourse ses dettes et évite l'expropriation puis P.A. disparaît à nouveau et encore La maison de P.A. vendue aux enchères, P.A. réapparaît, P.A. en fuite, les policiers à ses trousses.

Patou a été arrêté à l'enterrement de Karl, devant tous les anciens.

Je ne juge pas ce qu'il a fait ou pas, mais ce qu'il est devenu. Je cherche une explication, un sens, une logique.

Pourquoi a-t-il méthodiquement détruit ce qu'il a construit ?

OceanofPDF.com

Nous étions convenus de nous téléphoner, ce que nous avons fait une semaine après. Je l'ai laissé parler, lui posant peu de questions.

Patou parle vite, enchaîne les phrases, les explications, de sa voix chaleureuse qui donne envie de le croire et de le soutenir.

« À l'église, à l'enterrement de Karl, j'étais terrorisé, j'allais parler, j'avais écrit un discours sur l'enfance heureuse que j'avais eue, puis j'ai entendu le prêtre verser les pièces de la quête dans sa sacoche, ce n'était donc que cela, une histoire d'argent, et j'ai ri, et j'ai pu parler. "L'enfance heureuse", c'était une illusion à laquelle je croyais. Depuis que je suis sorti de prison, je vois un psy et j'ai compris que c'était faux. Les policiers m'ont arrêté à la sortie de l'église. J'avais fait une connerie, un jeu d'écriture pour rembourser mes dettes. Un copain m'a fait bosser, puis a utilisé ma reconnaissance de dette, j'étais coincé, j'avais le procureur à mes trousses. Les policiers ont bloqué mes comptes, ma femme et mes trois enfants se sont retrouvés avec rien, à la rue, personne n'a voulu les recevoir. La seule personne qui les a aidés est une réfugiée somalienne dont Isabelle s'était occupée. Ça fait réfléchir. D'où vient la solidarité ? De ceux qui n'ont rien. J'ai été au secret pendant dix jours, ils n'avaient aucune nouvelle. Puis j'ai eu droit à des visites tous les dimanches, et tous les dimanches ma femme était là. On s'est envoyé plus de 10 000 messages en 14 mois, elle me répétait, l'orthographe va falloir réviser. On s'aime depuis nos quinze ans, j'ai la chance d'avoir une femme exceptionnelle, d'un courage, d'une fidélité inouïs.

Dans ma cellule, il y avait un problème de chauffage, il faisait parfois 12 °C, mais elle était là. Et le dimanche matin, comme elle n'avait pas l'argent pour payer les 25 francs suisses du billet de train pour venir me voir, elle grugeait. Pour elle c'est très difficile, elle est honnête, la peur de

l'amende, de tricher, mais elle le faisait quand même, elle n'a pas manqué un dimanche. Les policiers ont brûlé toutes nos affaires. On a recommencé à zéro. Elle enseigne dans une école primaire pour les enfants réfugiés, ses diplômes français ne sont pas reconnus en Suisse, elle se fait mal voir par les professionnels de l'éducation, mais elle s'en fiche. J'avais refoulé plein de choses du Home, surtout les coups, tous les jours, pour un rien, un coup de pied au cul, une gifle. Les coups de martinet dont Karl vous menaçait, moi, je les recevais. Je n'avais pas le droit de ne rien faire, de lire par exemple, mais je ne voyais pas sa dureté, je pensais que tous les pères étaient pareils. Il avait une telle autorité, tu n'avais pas intérêt à faire le con. Tout le monde se tenait à carreau, il n'y a jamais eu de problème de pédophilie, de viol, de sexe. Sa sévérité nous protégeait.

À quatorze ans, j'ai été victime d'une agression par la mère d'un pensionnaire qui en avait quarante-cinq. Quand je le lui ai dit, il m'a répondu, t'as de la chance de te taper une vieille. Il y avait toujours la photo du fils de cette femme au chalet, à chaque fois que je tombais dessus, je pensais à ce qui m'était arrivé. Je ne comprenais pas à l'époque, je n'étais pas prêt.

Karl aurait voulu que je sois un grand sportif, un gagnant, moi je suis un gentil, ce que j'aime c'est voir les autres gagner.

Quand Élie me battait au ski, cela arrivait souvent, c'était normal, il a trois ans de plus que moi, Karl me traitait de Caroz, t'es qu'un Caroz, il me répétait. Un Caroz, c'est le nom de famille d'Anne-Marie, et pour lui cela voulait dire un catho, c'était une insulte.

Il était très dur, il venait d'une famille de paysans pauvres, il avait été élevé avec rien sauf des coups. Je voulais juste être du bon côté.

À treize ans, j'ai compris qu'il y avait des juifs chez nous, qu'ils venaient de familles décimées. Nous, on était des paysans sans histoire, et vous vous étiez confrontés à la grande Histoire. Je me demandais, qu'est-ce que j'aurais fait moi pendant la guerre, est-ce que je les aurais sauvés ? J'étais plein de doutes sur moi, sur qui j'étais. En prison, j'étais confronté à ce genre de questions, j'ai été poussé dans mes retranchements et j'ai compris que je n'aurais pas été de ceux qui ont repoussé les familles juives de l'autre côté de la frontière. Mes enfants en rigolent, je pars acheter du pain, il pleut fort, je prends des gens en auto-

stop, ils me disent où ils vont et je les dépose. Je suis sorti acheter du pain, et je rentre une heure après.

Je devais avoir dix-sept ans, on était dans la chaufferie avec Anne-Marie et on étendait le linge, je lui ai dit, tu ne me connais pas et elle m'a répondu, ce n'est pas vrai, tu es ouvert, tu es gentil. J'étais content qu'elle me dise cela. Elle ne s'occupait pas de moi, n'avait pas de gestes d'affection, mais elle m'observait. »

Autant sur les escroqueries, je n'ai pas osé interrompre Patou, car cela ne me concerne pas. Sur l'amour et sur ses manques, je suis prête et j'ai pu lui demander ce qui me pèse.

— Tu as toujours appelé Karl et Anne-Marie par leurs prénoms, jamais papa et maman ?

— Jusqu'à leur mort, c'étaient Karl et Anne-Marie, et quand je pense à eux aujourd'hui, qu'ils me manquent, c'est toujours Karl et Anne-Marie. C'est ainsi, cela ne me dérange pas.

— Et tu ne nous en voulais pas de prendre autant de place, d'avoir pris leur affection ?

— Non, jamais. J'ai appris à partager, je voyais que pour certains c'était difficile, que d'autres m'en voulaient, mais quand vous n'étiez pas là, vous me manquiez. Anne-Marie me donnait les vêtements que vous aviez oubliés, c'est comme ça que j'ai été habillé toute mon enfance.

J'ai pensé à Benjamin, qui la première année au Home avait trois ans et dormait entre Karl et Anne-Marie, à Carla qui n'avait que dix-huit mois, à John qui avait six ans et que ses parents avaient oublié de récupérer à la fin des vacances, à la petite fille terrorisée que j'étais, à ma mère dont les bras me restent inconnus, j'avais le cœur serré, mais nous avions le Home. Patou et sa sœur Vava, eux, n'avaient pas ce refuge.

Avant de raccrocher, Patou m'a proposé, puisque j'avais enfin décidé de retourner au Home, qu'on se retrouve pour une marche en montagne.

Il a insisté, « en s'y prenant à temps, je pourrais réserver des lits dans un refuge au Rocher ».

OceanofPDF.com

En 1901, un train aux wagons d'acajou, fauteuils de velours et vue panoramique relie pour la première fois le lac à la vallée. Elle devient alors une villégiature pour riches étrangers. Au début du ^{xx}^e siècle, les chalets deviennent des pensions, des homes d'enfants, des hôtels trois, puis quatre et cinq étoiles.

Dans le wagon, je reste rivée à la fenêtre, rien n'a changé, les grands jardins fleuris des villas du bord de lac, les vignes en escaliers, les étables de la plaine, les gares aux balcons festonnés, les panneaux figuratifs découpés dans du bois ou du papier de caramel illustrant vaches et vachers en costume de velours, rien ne gêne, sapins, tunnels, rien n'est laid, rien n'est détruit, pas de mines à ciel ouvert qui ont creusé dans la montagne de vilains trous, pas d'immeubles mal construits, trop grands, trop tristes.

Je suis comme tous les anciens, j'ai du plaisir à raconter le Home. J'aime aussi les belles histoires, je veux qu'elles se terminent bien, je les invente, je les tords, les plie pour qu'elles se conforment à mon souhait, je les confonds avec la réalité, chantant le refrain, regardez comme la montagne est belle.

J'ai ma propre fiction, vous faire croire que mon sort est enviable. Regardez mes enfants, les plus beaux, c'était la phrase de ma mère, elle la répétait sans pouvoir en dire davantage. Écrire m'oblige à « descendre dans les sous-sols », celui du Home comme le mien, j'aurais préféré éviter.

J'ai confié à mon voisin de wagon mon projet, ce livre, ma longue conversation au téléphone avec Patou, son invitation à aller marcher avec lui en montagne. Je lui raconte aussi qu'un journaliste suisse interrogé sur l'affaire Patou m'a assuré que Patou était dangereux, « Je n'ai jamais

rencontré un manipulateur pareil, un escroc aussi intelligent. Patou a de mauvaises fréquentations depuis la prison ».

Ce journaliste m'avait inquiétée tout en voulant me convaincre que l'histoire n'avait aucun intérêt, et que je ferais mieux de changer de sujet.

Je répétais cela à mon voisin de wagon et j'ajoutai, pas à une angoisse près, « et si Patou profitait de notre excursion pour m'assassiner ? ».

Mon voisin de wagon s'est exclamé, « Mais pourquoi voulez-vous qu'il vous tue ? Qu'est-ce que vous avez fait de mal ? ». Puis il a haussé les épaules, « Elle est géniale votre histoire. Très romanesque. Il faut absolument que vous y alliez. Une nuit en montagne avec lui, vous ne pouvez pas passer à côté de ça. Pour un auteur, c'est du pain bénit, je suis certain que vous ne risquez rien ». J'ai acquiescé.

OceanofPDF.com

Si mon ordinateur sait où je suis alors que je viens d'arriver à F. (une publicité en ligne me propose « cette prothèse auditive qui cartonne dans le canton »), est-ce que Patou sait-il, lui, que je suis déjà là ?

J'avais proposé à Erick, Hubert, Anna, Leïla, Élie, Maxime et d'autres anciens du Home de m'accompagner, ils étaient enthousiastes à l'idée de faire le voyage, et bizarrement ils ont tous décliné les uns après les autres. J'avais quand même envie de partager ce retour au Home avec eux. À la sortie de la gare, j'ai envoyé une photo du panneau jaune qui indique « La combe, une heure de marche » à Élie puis aux autres. Élie m'a appelée dans la seconde.

Je lui ai parlé de mon projet d'excursion au Rocher avec Patou comme si cela était possible, comme si j'avais vraiment prévu de le faire. « Ça ne va pas, t'es dingue, un accident est vite arrivé. » Il a prononcé des mots comme « mafia », « extorsion de fonds » qui m'ont fait frémir et excitée en même temps.

J'étais seule, je marchais le long de la rivière en me demandant d'abord comment transmettre la splendeur de l'herbe grasse et épaisse, et le charme des fermes au toit de métal rouillé. J'avais prévenu Patou de mon séjour ici, il devait me rejoindre la semaine prochaine. Est-ce qu'il pouvait me pister avec son téléphone ? Envoyer quelqu'un ? Ou profiterait-il de notre excursion pour se débarrasser de moi au milieu de la nuit ?

J'en étais là, à imaginer n'importe quoi, puis je me suis reprise. L'imagination est parfois répugnante. Patou n'est pas le héros d'une fiction qui selon mon désir peut apparaître et disparaître. Je devais comprendre ce qui lui était arrivé, sa descente au pays du mensonge, mais pour être juste, il fallait que je l'accompagne.

Lors d'un jeu copié sur « La Tête et les Jambes », Karl me pose des questions. La première est facile : quelle est la couleur des rideaux de la salle à manger du Home ?

Je réponds avec assurance, je décris les fleurs bleues, de deux bleus différents, un marine et un turquoise, sur fond crème. Je n'ai aucun doute, aucune hésitation. Mais les rideaux sont rouges. Je ne souffrais d'aucun trouble neurologique ou lié à ma mémoire immédiate, ces rideaux que j'avais vus deux heures auparavant, devant lesquels je petit-déjeunais, déjeunais, dînais à toutes les vacances scolaires depuis l'âge de six ans, ces rideaux familiers, je les avais transformés en ce motif à fleurs bleues que j'avais dû voir ailleurs ou parce que le bleu est ma couleur préférée. Karl n'en revenait pas, c'était la question la plus facile, et j'avais perdu cinq points.

Patou ment. Un engrenage dont il n'a pas pu s'extirper. Au départ un oubli infime, il a cru voir un détail qui n'existait pas, une possibilité, une confiance dans une personne, une entreprise, un lien, un développement, des éléments qui se sont enchaînés.

Patou ment pour se protéger. Le pays de nos mensonges est celui de notre liberté. Nous sommes le bon personnage, nous aimons qui nous voulons, nous tuons celui qui nous encombre. La jouissance du mensonge. La jouissance romantique, celle que je ressens en écrivant ou en lisant. Ici aucune humiliation ne reste sans revanche, aucun désir sans réponse.

Ou

Patou a une prédisposition biologique à mentir. Mentir est la conséquence d'une augmentation de la matière blanche dans la partie orbi-frontale de son cerveau.

Ou

Patou est atteint d'un syndrome appelé *pseudologia fantastica*. En psychiatrie, ce syndrome est décrit pour la première fois dans la littérature médicale en 1891. Il est défini comme « une falsification

entièrement disproportionnée à toute fin discernable qui peut être étendue et très compliquée, et peut se manifester sur une période d'années ou même d'une vie ». L'individu peut croire qu'il raconte la vérité, ignorant qu'il s'agit de fantasmes.

Ou

Patou ment parce qu'il a peur de ne pas pouvoir exister autrement.

Ou

Son père l'a détruit, Patou se détruit par le mensonge.

Ou

Parce qu'il a peur de ne pas pouvoir être aimé autrement.

Ou

Patou imite ses parents qui eux-mêmes mentaient sur le nombre de billets de train, de forfaits de ski. Mentir pour être comme eux. Mentir pour appartenir enfin à une vraie famille unie. Les autres en sont exclus, car ils ne mentent pas.

Ou

Patou ment parce que le réel est trop petit.

Ou

Pour s'inventer une place parce que la sienne est prise.

Ou

Mentir parce que l'on a honte de ce que l'on vit et subit.

C'est ainsi que je mens. Je peux aussi mentir pour toutes les raisons précédentes.

Patou est diplômé d'une grande université, il a rejoint la classe sociale des enfants avec lesquels il a été élevé. Mais quand il retourne avec Isabelle au Home pour aider Karl et Anne-Marie, ils sont des employés aux ordres, ils épluchent les légumes, trient le linge sale, torchent les gosses.

Le mensonge pour échapper à soi. Être enfin la personne que l'on aimerait être, appartenir à la bonne classe sociale.

Ou

Patou avait accompagné son père à la Coop, Anne-Marie leur avait demandé des pommes pour des tartes. Patou avait repéré de belles pommes rouges et appétissantes, Karl l'avait engueulé et avait choisi les moins chères. Il avait ressenti de la honte, quel radin, et avait pensé, quand ce sera à mon tour de diriger le Home, j'achèterai de meilleures pommes.

En mentant, de domestique vous devenez prince.

Je nous revois, nous ces garçons et ces filles qui s'installions à l'ombre de son père, de sa mère, lui laissant des miettes, et lui jeune homme qui a de manière systématique saboté une à une toutes les entreprises où il a été embauché, confondant la caisse et son compte en banque.

Il est cette personne divisée, arrangée pour plaire, persuadée que seul un accoutrement de ses motivations lui permettrait d'avoir une place. Et cette place est un leurre, une maison de sable qui s'écroule et l'oblige à fuir, à être dans une course, sans maison à soi, une imposture, et le renvoie à son enfance, à sa chambre occupée par d'autres, à ses parents qu'ils partagent, à sa maison qui n'est jamais la sienne.

En l'écrivant, lui qui était invisible prend des contours, s'éclaire. La question du vrai ou du faux n'a plus d'importance. Il n'est plus une mince silhouette, il épaissit, je nous perçois. Vivre dans un conte, dans une maison dont les fondations sont des fables, n'est-ce pas ce que je connais ?

Le tunnel qui sépare F. de R. était noir, profond, long, il a rapetissé, le goudron était strié, et il ne l'est plus. De l'autre côté, rien n'a changé. L'odeur de bouse sucrée et de foin frais, un homme vêtu de bleu qui coupe l'herbe haute avec une faux, la scierie, les bruits lourds du bois qui tombe, et cet air tiède et glacé à la fois que je n'ai jamais ressenti ailleurs qu'ici.

J'ai avancé vers le chalet, ruminant sur mon incapacité à m'aventurer loin, à découvrir d'autres paysages que ceux que j'ai en mémoire.

À l'extérieur, tout semble conforme au passé. Les deux portes qui accèdent à la cave. Les trois étages de volets peints en vert. Les six grosses cloches suspendues sur une poutre devant les fenêtres du dernier étage. Les lettres en bois rouge abîmées sur un fond blanc en forme de cœur sur lequel on peut lire « Home d'enfants Anne-Marie ». Notre balançoire, la vue sur la prairie, la combe herbeuse, le chalet d'alpage au loin avec son toit de zinc rougi. Il ne manque que les bruits, des cris, des rires, des jappements moitié chien, moitié humain. Il ne se passe plus rien ici depuis trop longtemps pour que notre écho persiste. La barrière en bois qui officiait comme frontière entre le jardin et la prairie n'existe plus, elle est remplacée par une corde tendue entre des piquets. Le chalet a l'air habité, des fenêtres entrouvertes, les géraniums rouges arrosés. J'ai frappé à la porte, presque soulagée que personne ne me réponde. Qui peut vivre ici à part des fantômes ?

Je me suis décidée à marcher vers la prairie que nous ne traversons jamais. Nous montions vers la montagne, jamais nous ne marchions à plat vers le fond de la vallée, trop facile. S'il nous arrivait d'aller vers le village voisin., nous nous entassions dans la Volvo bleue d'Anne-Marie, le minibus rouge de Karl. Marcher, c'était monter.

Guidée par le torrent, je me suis autorisé cette marche tranquille, la voix de Karl surgissant du passé me criant « ne t'arrête pas » et Patou qui le suivait et nous répétait à son tour « ne t'arrête pas ». J'ai marché une heure puis je me suis allongée dans la prairie. À cette altitude, les brins d'herbe ne sont plus des brins d'herbe, mais une multitude de feuilles édentées, larges, simples ou doubles, certaines à la pointe jaunie, d'autres épaisses comme de la menthe. Désobéissant à Karl qui nous interdisait de les cueillir, je me suis mise à genoux et j'ai choisi des fleurs dont les noms bourdonnés par sa voix précise me sont, un à un, revenus ; une pensée violette et rosée, une rose grimpante, une digitale, une bleue délicate, la centaurée, une autre tirant sur le mauve, l'ancolie, une quasi violette, la soldanelle, une orange pas éloignée du rouge, une arnica, un bouton d'or, un colchique. Ces noms oubliés étaient quelque part dans ma mémoire. Karl nous les répétait et ils étaient là, conservés à mon insu. J'ai cueilli de quoi faire deux bouquets. Un camaïeu de jaune destiné à Karl, un autre aux teintes mauves pour Anne-Marie.

Il était temps que j'aille leur rendre visite.

Le cimetière de R. est à la sortie du village, en contrebas de la route cantonale. Je ne voulais pas demander au gardien à l'entrée où se trouvaient les tombes d'Anne-Marie et de Karl, signant ainsi mon absence à leurs enterrements. J'ai erré dans le ronronnement des voitures à peine atténué par une lignée de sapins. Ils ne sont pas enterrés ensemble. Je me suis d'abord arrêtée devant la pierre gravée, Anne-Marie Ammann-Caroz 1944-2002, ornée d'une grande croix blanche, la dalle couverte de petits cailloux et bordée de fleurs. Je ne savais pas comment me comporter, je ne suis pas croyante, je n'allais pas prier, je me suis contentée de déposer mon petit bouquet mauve. Pour me donner une mission, j'ai observé les fleurs plantées sur sa tombe. Ce n'étaient pas des fleurs de montagne. J'en ai pris une photo que j'ai glissée dans une application de mon téléphone qui permet d'identifier les fleurs et les plantes. Le résultat s'est affiché, des « Désespoir du peintre ». Des fleurs rustiques originaires de la région des Rocheuses aux États-Unis. Elles nécessitent peu d'entretien, à part l'arrachage des feuilles fanées. Des exilées contentes d'être accueillies ici et n'en demandant pas trop.

Il m'a été plus difficile de retrouver la tombe de Karl.

Je me suis arrêtée devant une série de dalles aux noms britanniques. Un panneau expliquait leur histoire : des soldats de la Première Guerre mondiale, en convalescence ici, avaient choisi de rester. Je les enviais de n'avoir jamais bougé d'ici.

J'ai longé chaque rang, ceux aux croix de pierre blanche, puis ceux aux croix de bois.

C'est là que j'ai trouvé celle de Karl, éloignée d'une centaine de mètres d'Anne-Marie.

Une croix en bois étroite abîmée sur laquelle j'ai pu déchiffrer son prénom, Karl, mais pas son nom de famille dont plusieurs lettres étaient

déjà effacées. Il ne subsistait que L, N, A. La tombe était recouverte de terre, plantée de campanules violettes et encadrée d'un simple ruban de bois.

J'ai envoyé des photos des tombes de ses parents à Patou, lui faisant remarquer combien elles étaient fleuries, fraîchement arrosées. Il m'a remerciée, « c'est une coutume du village », et a ajouté, « je n'y suis pas retourné depuis longtemps, Karl a toujours la croix en bois, c'est très insultant elle aurait dû être remplacée par une pierre de la vallée comme il le souhaitait. Seuls les indigents ont une croix en bois ».

Je lui ai proposé de m'en occuper, de demander aux anciens du Home de financer cette pierre. Il m'a répondu, « laisse-moi le faire s'il te plaît ».

Patou avait raison, c'était sa place de fils.

Je n'ai pas envoyé les photos à Vava, sa sœur. Je n'avais pas encore trouvé le moyen de lui parler.

Quand j'ai levé la tête de mon téléphone, j'ai vu une femme s'approcher. Elle tenait un arrosoir, elle venait de la tombe d'Anne-Marie et se dirigeait vers celle de Karl.

Je ne l'avais jamais rencontrée, mais je savais qui elle était.

Maria, la femme que Karl avait épousée après la mort d'Anne-Marie.

Je me suis présentée. Elle m'a répondu avec un sourire chaleureux.

« Colombe, Karl me parlait souvent de toi. Il t'aimait beaucoup. Il était fier de sa Colombine. Et Vava aussi. Vous étiez très amies. »

Je lui ai répondu que je regrettais de n'être pas venue plus tôt voir Karl et Anne-Marie.

Elle m'a rassurée, « Ce n'est pas trop tard, tu es là et ils ne bougeront plus. J'ajouterai ton prénom dans mes prières ».

Maria vient deux à trois fois par semaine au cimetière arroser, se recueillir et prier pour Anne-Marie, catholique comme elle, et parler à Karl, son mari.

J'ai ajouté un autre regret, celui de n'avoir gardé aucun lien avec Vava et de ne pas savoir comment et si je pouvais aller la voir. Maria m'a encore tranquilisée, « Tu n'es pas la seule, c'est très difficile de maintenir une relation avec elle ».

Puis elle a m'a proposé de me conduire jusqu'au Home. Dans la voiture, elle m'a raconté son histoire, me permettant de comprendre les dernières années douloureuses de Karl, de me rendre compte de la succession de drames qui avaient frappé Vava.

Originnaire du Pérou, Maria était entrée au Home quand Anne-Marie était tombée malade pour faire le ménage, la seconder dans l'entretien de la maison. Elle vivait ce drame invisible que tant de mères d'Amérique latine, d'Asie et d'Afrique subissent, la nécessité de se séparer de leurs enfants pour gagner de quoi les élever.

Un an après la mort d'Anne-Marie, elle avait décidé de rentrer au Pérou retrouver ses enfants jeunes adultes et finir de construire sa maison. Karl l'avait invitée à dîner la veille de son départ. Il lui avait déclaré qu'il l'aimait et qu'il souhaitait l'épouser. Elle ne s'y attendait pas. Ils s'entendaient bien, riaient, partageaient les tâches domestiques, avaient affronté ensemble la maladie et la mort d'Anne-Marie, mais Maria avait vingt ans de moins que lui. Elle avait refusé et était rentrée au Pérou. Karl lui téléphonait toutes les semaines. Elle se livrait à lui, évoquait ses difficultés, il la conseillait, il proposa de lui prêter de l'argent, elle refusa.

Elle attendait ses coups de fil, ils se rassuraient l'un l'autre.

Ses enfants se moquaient d'elle, « Alors, comment ça va l'amour au téléphone avec ton vieux Suisse ? ». Ils l'encourageaient, il a l'air si gentil.

Karl lui confiait aussi ses inquiétudes. Les affaires de Patou qui ne marchaient plus, ses soucis d'argent, il avait dû quitter Malte en catastrophe, Karl avait vidé son assurance-vie et emprunté une grosse somme pour lui. L'idée que ses petits-enfants, les enfants de Patou, manquent de quoi que ce soit le rendait malade.

Vava avait fait un AVC, elle semblait bien remise, mais elle s'était entichée d'un voisin, un célèbre chanteur, et voulait quitter Fabrice, son mari.

Maria comprit qu'elle devait retourner au Home. Karl avait besoin d'elle.

Ils s'aimaient, mais rien ne s'arrangea.

Les catastrophes déboulaient sans que rien puisse les arrêter.

L'été 2006, il n'y avait pas eu un jour de pluie, cela n'arrivait jamais. Une grosse bagarre éclata entre des groupes de garçons, entre des nouveaux et des anciens, pour une histoire de fille. Cela non plus n'arrivait jamais.

Pour la première fois, il n'y a eu ni boum ni spectacle. Anne-Marie était morte depuis quatre ans, Karl était fatigué, il sentait qu'il avait perdu son autorité sur les enfants, qui n'avaient plus peur de lui. L'avant-dernier jour des vacances, il a annoncé qu'il fermait le Home. Les enfants se mirent à pleurer. Il confia à Maria qu'il aurait davantage de temps pour s'occuper de Vava et Patou.

Depuis son AVC, puis son divorce, Vava avait du mal à travailler. Elle n'allait pas bien, obsédée par une histoire d'amour impossible avec un rocker marié qu'elle suivait de concert en concert. Elle hébergeait John, le petit Américain que ses parents avaient oublié de venir chercher au Home à la fin des vacances, ils se soutenaient dans des nuages de shit.

Élie, la mère des sœurs Klotz, ma sœur Jeanne, tous ceux qui allaient passer un moment avec Vava tentaient de la convaincre d'aller voir un psy.

Elle répondait mollement oui oui et ne prenait pas de rendez-vous.

Karl voyait toujours en sa fille une championne de ski, fine et vive. Il espérait que sa situation s'améliore, elle avait du chagrin, son divorce, la mort de sa mère, les relations tendues avec son frère. Elle a besoin de temps, de repos et tout va s'arranger, elle est très forte, affirmait-il à Maria.

Patou téléphonait de plus en plus souvent à son père pour lui demander de l'argent.

Il attendait un projet.

Il devait investir.

C'était une bonne affaire.

Obama allait venir faire de la montgolfière. Il fallait payer l'organisation, le voyage, les retombées économiques seraient gigantesques. Patou avait prêté de l'argent pour ce projet qui n'avait pas abouti. Et bien sûr, la personne tardait à le rembourser.

Karl attendait la visite de ses trois petits-enfants.

Quand ils étaient là, il avait une prière pour eux, une prière inconnue que personne ne l'avait entendu réciter avant.

Karl payait. Et il fallait à nouveau emprunter de l'argent. À son âge, sans revenus, le seul moyen fut d'hypothéquer le chalet. Maria trouva un emploi auprès d'un couple âgé dans le village.

Karl et Maria économisaient sur la nourriture, le chauffage. Ils s'installèrent dans le petit appartement au-dessus du garage dans lequel étaient logés les ados au temps du Home. Ce n'était pas assez. Patou exigeait toujours davantage d'argent et Karl continuait à payer, empruntant et vendant tout ce qu'il pouvait.

Le pire les attendait.

Un appel des pompiers annonça l'incendie du chalet de Vava et P. John, son « frère de cœur » comme elle l'appelait, n'avait pas survécu. Vava était dans le coma, lors des premiers secours elle avait fait deux arrêts cardiaques. Les urgentistes confièrent à Karl qu'elle avait très peu de chances de s'en sortir, il ne restait presque plus d'oxygène dans son sang. Vava passa six mois dans un caisson à oxygène et les conséquences neurologiques furent désastreuses. Vava perdait la mémoire, la raison, elle délirait.

Karl se réveillait la nuit en pleurant.

Maria l'entendait s'interroger sans fin dans ses sanglots : « Mais qu'est-ce que j'ai fait pour que Patou et Vava aillent aussi mal ? »

Depuis la mort de Karl, Maria vit seule au Home, attendant que les conflits entre Patou et l'administration fiscale leur permettent de vendre le chalet. L'hiver, le soleil rentre à peine. Elle travaille dans un des beaux chalets de L., passe son temps libre à entretenir et à nettoyer le Home. Parfois, des anciens viennent reconnaître les lieux, les renifler, échanger des souvenirs, Maria leur offre un thé, un biscuit, les embrasse, les écoute raconter leurs bons souvenirs.

À mon tour, je suis passée de pièce en pièce.

La cuisine équipée pour deux ménages, les deux grandes tables en sapin ciré, les bancs assortis, les fenêtres sur la prairie, les lambris peints de saynètes, les pots en étain sur une étagère, les lambris en bois clair de la chambre des filles, nos petits placards fermés.

Notre baby-foot était en état de marche, j'ai retrouvé la balle dans le tiroir, j'ai tenté un but direct d'un goal à l'autre, je n'avais pas perdu la main.

Maria m'a montré, accrochées à un mur de la salle de jeux, les médailles de Karl : lutte suisse, ski alpin, montgolfière, marathon, bobsleigh. Nos diplômes du grand marathon, trente kilomètres à pied en une journée, dessinés et colorés de nos mains. Une photo d'un des garçons du Home au piano. Je me suis souvenue de lui, Michel, il était très timide et maladroit, des boucles brunes, de grosses lunettes et la peau très claire. J'ai ri toute seule et j'ai raconté à Maria pourquoi. Karl avait inventé une nouvelle activité, il fallait sauter du toit du chalet, trois mètres plus bas, sur un trampoline. Michel s'était bouché le nez comme s'il allait sauter dans une piscine.

Le Home, malgré le travail acharné de Maria, ressemblait désormais à une scène de théâtre sans ses acteurs. Je l'ai remerciée en espérant avec

elle que le chalet soit enfin vendu, que d'autres y logent leurs rires et leurs chagrins.

OceanofPDF.com

Charlotte, la cousine de Vava et Patou, est une des rares à avoir gardé un lien avec eux.

Elle m'a proposé de venir dormir chez elle à C., à dix kilomètres du Home où elle ne plus n'y retourne jamais.

Quand l'affaire Patou a fait la une en Suisse, un journaliste a voulu l'interroger. Elle a refusé.

Elle est d'accord pour me parler, « à toi seulement », parce qu'elle se souvient, elle avait huit ans et moi seize, que je l'avais aidée à découper son cervelas grillé, lui ôtant la peau avec un petit caillou pointu pour qu'elle le mange plus facilement. Une autre fois, j'avais chassé des garçons qui la surnommaient Bouboule. J'étais étonnée. J'étais donc gentille ?

Comme chacun d'entre nous, au Home, elle avait le sentiment d'être privilégiée même si pour elle la fin a été noire. Anne-Marie lui donnait la clé de la réserve pour qu'elle prenne une plaquette de chocolat à partager avec ses copines. Elle n'avait pas à la voler et Karl ne l'a jamais punie. Pourtant, plus d'une fois, il l'a surprise jouant au jeu des cochonnes. C'était dans la grande chambre rose, elle et sa copine Laetitia se mettaient à quatre pattes en grognant puis tiraient toutes les couettes les unes après les autres.

Charlotte imite très bien le cochon, et a gardé son joli visage de petite fille, les yeux bleus de la famille Caroz. Après avoir dîné de jambon sauce madère, une recette d'Anne-Marie, nous sommes sorties dans son jardin, elle m'a montré les trois pommiers couverts de pommes immangeables, et le cerisier sans cerises, car il avait gelé ce printemps. Les recettes des délicieuses tartes confectionnées avec des fruits pourris viennent de ses grands-parents, les parents d'Anne-Marie. Ils étaient pauvres et pleins d'amour, transformaient un rien en délice. On était

arrivées au bout du jardin quand elle m'a dit, je n'ai pas que de bons souvenirs du Home, en 1998, j'avais quatorze ans, une nuit, sur la table de ping-pong, un garçon a baissé mon bas de pyjama, je disais non, non, non, sans comprendre ce qu'il faisait, je savais juste que je ne voulais pas, alors je répétais, non, non, non. Je suis rentrée me coucher dans la chambre rose. J'ai voulu réveiller Laetitia, ma copine, mais elle m'a répondu « laisse-moi dormir ». Le lendemain matin, j'avais honte, je n'en ai parlé à personne. L'après-midi, le garçon, un grand de dix-huit ans, un Parisien, un nouveau, m'a offert une boule en plastique transparente avec la neige qui tombe. C'était dégueulasse. Je ne me souviens même plus du nom de ce garçon, même si je me concentre, j'ai essayé pourtant, son nom a disparu. J'avais quatorze ans et cette boule en plastique me donnait envie de vomir. Même à Anne-Marie, je n'ai rien pu dire. Le garçon était un des riches pensionnaires arrivés à la fin des années 90. Des nouveaux qui avaient beaucoup d'argent et qui se croyaient tout permis. Des gosses de milliardaires, de gens qu'on voit à la télé. Mais lui, je n'arrive pas à me souvenir de son nom. Tout est bloqué.

J'ai posé ma main sur l'épaule de Charlotte, je m'étais projetée en 1998, rejouant la scène pour en changer la fin. J'arrivais à temps, m'emparant des cheveux du garçon, lui hurlant dessus, on se serait battus tous les deux, Karl et Anne-Marie se seraient réveillés.

Ce n'est pas ce qui s'est passé. Charlotte est rentrée chez elle avec son lourd dégoût.

Me voyant silencieuse, elle a changé de sujet. « J'ai dit à Vava qu'on se voyait, elle trouve ça suspect, on n'était pas copines à l'époque, elle m'a saoulée et veut savoir pourquoi tu viens me voir. »

Je lui ai expliqué à nouveau mon projet de livre sur le Home, je voudrais comprendre ce qui est arrivé à Vava. Charlotte était prête à m'aider. « Vava me fatigue avec son antéchrist, mon compagnon est l'antéchrist à cause de la couleur de sa peau, moi parce qu'on vit ensemble sans être mariés, mais la pauvre, elle est très malade. Elle attend toujours que sa rockstar vienne la chercher en hélico pour la sauver. Il était marié, ce genre de mec est à fuir, cela a été le début de la cata, c'est là qu'elle a perdu pied avec la réalité. La rockstar à laquelle elle donne des cours de ski, elle croit que c'est la vraie vie. Un fantasme, puis elle s'y est perdue. »

En écoutant Charlotte, je me disais que Vava n'était pas la seule à avoir cru à un monde d'amour et de bonheur plutôt que d'accepter la réalité. Quand j'ai annoncé à ma mère que je m'installais avec Charles, elle m'a prévenue de son ton habituel, souriante et placide : « S'il te fait du mal, je le tue. »

OceanofPDF.com

Vava et Fabrice s'aimaient et travaillaient ensemble. Ils se sont rencontrés au Home ados, et sont tombés amoureux tranquillement. Ils étaient les meilleurs amis possible. À dix-huit, elle a été admise dans l'équipe suisse de ski, elle a vite compris que la compétition n'était pas pour elle. Elle a mis deux ans à oser le dire à Karl. Elle dessinait tout le temps, c'était cela qui lui plaisait. Quand elle s'est décidée à quitter l'équipe et à l'avouer à son père, Fabrice lui a proposé qu'ils suivent ensemble des cours de peinture décorative.

Ils sont partis en Hollande dans une école réputée où les étudiants apprennent à imiter la nature, à copier à l'identique les arbres, les pierres, les fleurs, à peindre le vrai et à le transformer en faux. Vava s'est révélée être une des étudiantes les plus douées, devenant vite capable d'imiter des centaines de sortes de bois. Fabrice admirait son talent, elle le surpassait, elle pouvait restituer un acajou lisse, le distinguant d'un acajou moucheté, ou faire surgir l'odeur du bois de rose comme celle du cèdre. D'un trait, elle révélait la douceur d'un citronnier, la dureté d'une ébène de Macassar, l'acidité d'un érable jaune et gris, la souplesse du noyer. De ses pinceaux, elle recréait toutes les variétés de pierres et de marbres, blanc de Carrare, grand antique, granite de Suède, Paonazzo, un marbre qui tient son nom de ses veines sombres nimbées d'un halo où alternent le mauve et le jaune. Dorure et argenture à la feuille, moulures, frises, plafonds de styles, arabesques, panoramiques, et décors de théâtre.

Diplômés, ils eurent très vite de nombreuses commandes pour leurs trompe-l'œil.

Vava dessinait sur les murs d'une cuisine des coteaux de vignes, dans une salle à manger le reflet argenté du lac de Genève, ou imaginait un jardin à l'anglaise et, dans une entrée, des troupes immobiles, elle inventait de gentils et sages garçons en culotte à dentelle, une mère

penchée sur son enfant, un rayon de soleil tremblant sur eux. Elle arrangeait, embellissait, exagérait selon la demande du client. Elle était une experte en faux, offrant à la réalité de la délicatesse là où elle en manquait.

Comme son frère qui se construisait un monde où il était invincible, magicien faisant apparaître l'argent à volonté, échappant aux lois, espérant ainsi enfin obtenir l'admiration de son père.

Comme moi qui tente d'écrire leur histoire et la mienne, transformant ou escamotant certains faits, oubliant ce qui ne m'arrange pas, ou qui ne colle pas à ce que je souhaite raconter.

Un cousin de Vava les a recommandés à un célèbre couple du cinéma, un réalisateur et un producteur. Ils avaient racheté l'appartement d'une décoratrice, un lieu culte pour les adorateurs du bon goût. Ils chargèrent Vava et Fabrice d'en restaurer les murs, un entrelacs singulier de bleu et de vert et un mélange d'Antiquité et de ^{xix^e}, invention de l'ancienne propriétaire.

En cette fin des années 80, nous sommes deux jeunes femmes d'une vingtaine d'années. Elle a commencé à travailler, je termine mes études, espère devenir journaliste. Dans un magazine où je suis stagiaire sont publiées des photos des décors peints par Vava et Fabrice, avec un portrait où ils posent en salopettes blanches. Vava me fait visiter l'appartement du célèbre couple, j'admire les couleurs, un vert qui irradie, un bleu velouté qui caresse la pièce. Elle me confie son histoire avec le Saint, rockstar et philanthrope. Elle me raconte son regard admiratif sur elle, combien elle s'entend bien avec ses enfants, et aussi son hélicoptère, la guitare qu'il lui a offerte, son avion privé, son château en Écosse, son île privée dans les Caraïbes, le concert où il lui a dédié une chanson. En comparaison, Fabrice est normal, familier, présent. Elle m'explique que l'assistante du Saint l'a prévenue, « lui et sa femme sont un couple très uni », « il ne la quittera pas », « fais attention à toi ». Je m'inquiète pour Vava.

Ce sera notre dernière conversation.

Six mois après, mon père disparaît, j'ai vingt-trois ans. Je me suis alors retranchée dans un monde fictif où je pouvais continuer à lui parler. Quand je m'aventurais dans le monde réel, je cherchais l'équivalent de son amour sans le trouver. Je travaillais à la télévision, ma mère

enregistrait mes passages sur les plateaux. Les cassettes vidéo s'accumulaient dans son salon. Je ne voyais pas l'intérêt.

Je me maintenais avec elle à une distance affectueuse, mais lisse. Nous nous embrassions sur les joues comme des amies bien élevées.

Un an après la mort de mon père, j'ai rencontré Charles. Il m'a séduite par sa culture, il a visité tous les musées européens, mais nous n'évoquons jamais mes études, il n'a pas terminé les siennes. Mon travail dans une émission de télévision qui connaît un certain succès n'est pas non plus un sujet. Journaliste comme moi, ses débuts sont plus difficiles. Une de ses amies m'a confié qu'en mon absence, il parlait de moi avec fierté et cela me suffit. À table, il finit la bouteille de vin, puis commande un dernier verre avec l'addition, il a toujours quelque chose à dire, j'en suis persuadée, avec lui je ne m'ennuierai pas. Nous nous sommes très vite installés ensemble.

Les fenêtres de notre studio donnent sur un arbre qui fleurit en juin, de petites fleurs blanches à l'odeur sucrée, cela nous ravit. Nous pensons qu'il s'agit d'un acacia. Depuis que je fais attention à nommer plus justement ce qui m'entoure, à mieux appréhender et définir la réalité, j'ai appris qu'il est qualifié en botanique de « faux acacia ». Il lui ressemble sans l'être et porte le nom de robinier d'après son découvreur, Jean Robin. Je suis alors comme Vava experte en embellissement, j'ai appris à créer dans nos 30 mètres carrés un beau décor, une belle table, une atmosphère chaleureuse. Nous recevons nos amis, je fais les courses, prépare le dîner avec soin, débarrasse, parfois aidée par une convive, il prend en charge la conversation. Je lis des romans qu'il juge un art mineur. Si un invité m'interroge sur mon travail à la télévision, il nous interrompt, le sujet est superficiel et moi bien narcissique. Je pense qu'il a raison.

Une fois les amis partis, il critique ce qui manquait, ce qui a été raté, ce que j'ai oublié. Quand il lui arrive de me faire un compliment, la sauce de la salade est délicieuse, je suis contente. Le producteur de l'émission pour laquelle je travaille me confie la réalisation d'un documentaire, j'estime avoir de la chance, Charles juge que c'est du favoritisme, tant de gens bien plus talentueux auraient dû obtenir ce contrat. Quand le film est diffusé, Charles n'a pas le temps de le regarder, mais lorsque nous skions ensemble, il admire mon style.

Grâce à notre don commun pour l'imitation du bonheur, nous sommes magnifiques et écrasons les doutes des plus perspicaces. Parfois, le regard d'un inconnu sur nous me rappelle la réalité. Je tente de sortir Charles de la voiture sous le regard de pitié du chauffeur de taxi, Charles est ivre, ne tient pas debout.

Jeanne, ma sœur, me convoque, Charles est alcoolique. Je tombe des nues. Je ne connais pas d'alcoolique, j'imagine des types au comptoir le matin, lui commence à boire en fin d'après-midi. Je confronte Charles au nombre de bouteilles vides que je descends le matin à la poubelle, il rigole. Un médecin spécialisé en alcoologie m'annonce que pour Charles, c'est trop tard, il est malade. Il faudrait le convaincre d'aller en cure. Je convoque Charles, il me répond « je m'arrête demain si je veux ». Son meilleur ami me dit que je m'inquiète pour rien, il ne lui parlera pas.

Et aussi, Charles court devant moi pour se cacher derrière une porte et me surprendre d'un « hou hou » joyeux, il est capable de deviner mes pensées.

Il me fait découvrir les vidéos de l'artiste Bill Viola, ces images d'un homme sous l'eau qui disparaît, c'est moi. Je ne comprends pas ce que j'ai fait de mal. Je perçois des sons, des bouts de phrase sans les écouter, les mots n'atteignent pas mon cerveau. Chaque jour m'arrivent des doses d'humiliation, de rabaissement. Je crois ne rien ressentir comme si j'étais vaccinée contre la douleur. Je me couche de plus en plus tôt, je me tais, je n'entends rien, inventant une forme de résistance passive.

J'ai vingt-quatre, vingt-cinq, vingt-six, vingt-sept ans, vingt-huit, puis vingt-neuf ans et les apparences d'une femme moderne à qui la vie réussit, un travail et bientôt un mariage. J'en suis certaine, je suis le bon modèle.

Chanteur, philanthrope, star internationale, le Saint s'est installé avec sa famille dans la vallée, il cherche un professeur privé de ski pour ses enfants et est tombé sur Karl.

Karl lui a ouvert la porte du chalet et l'a vite regretté. Il le trouve bavard.

Le Saint vient d'être accusé d'évasion fiscale et il est en boucle sur cette affaire. Il ne voit pas de contradiction entre son discours

philanthrope et sa volonté de payer moins d'impôts.

Après une journée de bla-bla avec le Saint, Karl refile le personnage à Vava. Malgré le succès de ses chantiers de peinture, son mariage, Karl exige qu'elle et Fabrice continuent à venir passer toutes les vacances scolaires au Home.

Sur une photo postée par Vava, le Saint porte une chapka en fourrure, un pull noir moulant. Il est de profil, une coupe de champagne à la main. Il a croisé sa main et sa coupe avec la main de Vava. Ils se regardent, sourient, les yeux mi-clos. Ils sont amoureux. Elle a les cheveux attachés, un pull en jacquard bleu. Derrière eux, un 4 × 4 rutilant marron glacé, portes et coffre grands ouverts, un grand panier d'osier pour pique-nique chic. L'herbe est jaune, tachée de marron, celle d'un début de printemps.

Tu ressembles à un tableau de Modigliani, on ne te l'a jamais dit ? Comment ton mari a pu passer à côté de ça, tu es une artiste, Vava, une grande artiste, je le sens au plus profond de moi, tu as une sensibilité extrême, je ressens rarement cela, je dois te le dire, c'est important pour moi, ne me remercie pas, surtout, c'est moi qui dois te remercier de ta présence, tu m'apportes beaucoup, mais le plus important pour moi c'est ce que tu apportes à mes enfants, quand ils rentrent après avoir passé la journée avec toi là-haut, ils ont un éclat, une lumière, cette lumière c'est toi, tu es pleine d'ombre et de lumière, on se ressemble beaucoup tous les deux, avec toi, je me sens bien, ici dans la vérité de la montagne, tout est vrai, il n'y a pas de faux, de mondanités, de social, de star, de fans, de gens qui m'acclament sans me connaître, il y a cette vérité profonde, une connivence d'être à être, plus rien de matériel, l'argent, la reconnaissance, la célébrité, tout cela c'est de la merde qui nous pourrit, ici grâce à toi, à ta famille, à la montagne, on se nettoie de tout ça, tu comprends Vava pourquoi tu as pris tant d'importance en si peu de temps dans nos vies, dans mon cœur, c'est que cette vérité je l'ai toujours cherchée, regarde-moi dans les yeux, je te vois émue, c'est si beau, je vais te l'avouer, je ne le dis qu'à toi, promets de ne jamais le répéter, je te le dis, c'est notre secret, un secret absolu, c'est entre nous, ce que je vais te dire est très important, mais cela ne doit pas sortir de cette pièce, de cette forêt, mon prochain disque, tu l'écouteras, j'aimerais que tu sois seule, tu comprends, seule et nue, débarrassée de tout ce qui est matériel,

tu comprendras que lorsque je l'ai écrit, composé, chanté, joué, je pensais à toi, à ton visage, à ton sourire, à tes ombres et à tes lumières.

L'histoire facile d'une star qui drague une jeune femme. Il est marié, elle aussi. Il aurait aimé l'oublier, mais elle s'accroche, lui écrit, le poursuit de concert en concert, se rend à Sydney, à Hong-Kong, à Munich, à Casablanca, à Amsterdam, suit son World Tour pour tenter de l'apercevoir. Elle lit dans ses apparitions sur scène et dans ses chansons des signes d'amour cachés qui lui sont adressés.

Au même âge, je collectionne les preuves d'amour et de bonté de Charles, elles sont nombreuses, les bouquets de tulipes rouges, d'iris, de pivoines. J'arrange les fleurs dans un vase, ainsi tous les visiteurs peuvent admirer sa générosité, l'amour qu'il me porte. Je comprends que si je partage avec lui un succès, il répond avec cruauté. Si je lui montre que je souffre, j'ai droit à un cadeau.

Vava est au téléphone, Fabrice est dans la pièce d'à côté, il l'entend parler du Home.

Ils ont terminé leur maison, Karl les a aidés pour la charpente, a construit de ses mains un bahut, un grand lit, des placards en sapin, recouvert les murs de lambris. Vava et Fabrice les ont peints, inventant des motifs byzantins aux couleurs de la Suisse, une chaux gris pâle, des rayures sur les portes. Le mélange de couleurs, la chaleur de leur maison ressemblent à ce qu'ils étaient quelques années plutôt et qu'ils espèrent retrouver.

La présence du Saint dans leur vie ne s'efface pas, pourrit leur lien, flotte dans le cerveau de Vava, insidieuse, dévisse, se tend, se cabre, un vaisseau se bloque, un caillot minuscule, il provoque un incendie avec flammèches, court-circuit, cendres, extinction de l'activité. Son cerveau explose, elle s'effondre. Elle a vingt-six ans et est victime d'un accident vasculaire cérébral. Les séquelles sont nombreuses : paralysée, épuisée, plus de pensées, lourde, sans vie, rien, ne veut rien, dormir, ne rien faire, ne pas bouger, endolorie, larmes. On la laisse dormir, se reposer, mais pas

trop longtemps. « Ne pas s'arrêter », affirme Karl, « retourner vers la vie », adoucit Fabrice.

Trois mois après l'accident, elle a récupéré ses capacités mentales et physiques. Mais il y a en elle une brèche, un déchirement invisible, un faux vrai, quelque chose qu'elle pensait vrai, qui possède l'illusion du vrai, par ses actions, ses paroles, ce qu'on disait de lui, mais qui est une illusion. Le Saint a été le révélateur d'un état. Certains circuits de son cerveau étaient atrophiés, ceux de l'amour, de l'affection. Dans cette vallée où nous vivions quelques mois par an, ces circuits s'allumaient pour nous et s'éteignaient à notre départ.

Un matin, Charles m'assène, « Tu vaux zéro ». Le lendemain, c'est un vendredi, nous dînons ensemble, je lui annonce, « C'est terminé ». Il se lève de table, son verre tombe à terre. J'appelle ma mère en sortant, elle vient me chercher dans le joli studio dont les fenêtres donnent sur un faux acacia et je reviens vivre chez elle. Elle ne m'a pas plainte, je ne me suis pas plainte. J'ai rencontré le père de mes enfants six mois après.

Fabrice et Vava partent sur un de leurs plus gros chantiers, une villa sur les rives du lac, décorée par le célèbre David Hicks, 120 000 francs suisses pour trois mois de travail.

Un matin, elle badigeonne de rouge le mur d'aubépines sur lequel elle vient de passer cinq jours. Elle détruit du même rouge le fond d'un lac vert, bleu, gris sur lequel Fabrice se concentrait. Puis elle se calme. Fabrice l'aide à effacer les traces de rouge.

Le dernier jour, il ne reste qu'à nettoyer le chantier. Les murs imitent le paysage que l'on admire du funiculaire qui mène au Home, les vignes, la vue sur le lac qui s'éloigne. Fabrice est sur la terrasse de la villa, il observe un bateau aux voiles blanches au loin. Ils pourraient s'offrir le même. Elle ne répond pas.

Vava a besoin de repos, l'eau l'apaiserait. Il appelle, à nouveau, Vava.

Il faut qu'ils apprennent à dire non, à refuser les chantiers, ils travaillent trop.

Fabrice regarde à travers les portes-fenêtres, il aperçoit une ombre blanche qui se confond avec le sol recouvert d'un plastique qui protège le parquet. Il s'approche, découvre le corps de Vava raide, couvert de peinture blanche. Il dégage son visage. Elle l'insulte, lui donne des coups. Il tente de se protéger. Le gardien de la villa appelle la police. Vava est emmenée à l'hôpital psychiatrique où elle est internée une semaine. De retour au chalet, elle l'injurie à nouveau, il part se réfugier chez ses parents à Paris. Il ne reste qu'une journée et revient. Il ne peut pas la quitter. Il l'appelle du funiculaire pour lui annoncer, je suis là.

Elle lui répond qu'elle est enceinte du Saint.

Neuf mois auparavant, elle a reçu une lettre d'avocat en anglais exigeant qu'elle ne s'approche plus du rocker. Elle n'a pas compris ce que cela signifiait, elle a déchiré la lettre. Elle pense au Saint jour et nuit, elle est persuadée qu'il est là, qu'ils font l'amour ensemble, qu'il lui suffit de tendre la main pour le toucher, qu'ils vont avoir ce bébé, elle admire son petit ventre et s'étonne de la présence de Fabrice. Pourquoi vient-il chez elle alors qu'elle est enceinte du Saint ?

Fabrice voit le paysage se fracturer, il ne distingue plus les couleurs et les reliefs, il ne reste que du blanc.

Quand ils travaillaient ensemble, elle s'attachait aux détails, lui aux contours. Il n'y a plus rien, que du blanc.

Vava et Fabrice divorcent et vendent leur chalet peint de couleurs vives.

Elle trouve le premier logement vide à P., s'y installe, colorie des meubles pour un antiquaire, donne des cours de dessin aux écoliers du village et accueille John, son ami d'enfance, le petit garçon américain devenu professeur de ski.

Ils s'entraident, il lui parle de ses parents, il aimerait se réconcilier avec eux, leur pardonner, elle lui parle de manière obsessionnelle du Saint, ils écoutent ses chansons pour y détecter les signes qu'il lui adresse. *Help me. Love me. Show me the way.*

Vava passe désormais son temps libre sur les réseaux sociaux, postant plusieurs fois par heure des chansons du Saint et des textes qu'elle lui écrit. À la même époque, très bien conseillé, le Saint devient un

actionnaire important d'un de ces réseaux. La valeur de ses actions est multipliée par dix en trois ans, le temps qu'y passe Vava, aussi. Elle ne laisse plus les fenêtres grandes ouvertes comme son père le lui a appris, elle préfère se calfeutrer jusqu'à l'incendie du chalet dans lequel John perd la vie.

Elle passe six mois à l'hôpital.

De son lit, elle décrit ce qui lui est arrivé.

J'ai été intoxiquée au monoxyde de carbone avec mon frère de cœur John, qui lui est mort. On m'a hélicoptérée jusqu'à l'hôpital universitaire. On m'a fait passer par des séances de caisson hyperbare ; c'était comme dans un mauvais film de science-fiction. Les médecins étaient tous en scaphandre ; la pièce était minuscule et toute blanche ; j'étais sur un lit qui avait un pneumatique gonflant et j'ai hurlé en pensant que l'on allait m'étouffer.

Quand j'ai hurlé, m'a dit ma tante Josépha, ils ont su que j'avais repris vie.

Quelques jours après, j'étais devenue un légume dans une chaise roulante.

On m'a fait passer d'hôpital en hôpital. On m'a placée en psychiatrie ; on m'a fait bouffer des tonnes de neuroleptiques qui m'ont rendue aphasique. Et par miracle. De façon totalement inattendue et imprévue. Deux cadeaux. Dieu m'a rappelée trois jours et demi plus tard et le Saint avec son nouvel album Spirits of Love.

Vava est autorisée à rentrer chez elle, elle est désormais sous la curatelle de l'administration suisse, elle a perdu toute autonomie, reste enfermée. Elle écrit de longues phrases sans virgules, sans points, raconte la vie des saints, leurs malheurs, leurs combats, leurs résurrections, la sienne, des tirades qui sont parfois étonnamment justes et qui se perdent sur la toile. Le Saint a obtenu un jugement définitif lui interdisant tout contact avec lui.

L'année de l'incendie, de la mort de John, de l'intoxication de Vava, je publie mon premier livre, le début d'une traque où je cherche, un à un,

les absents de ma famille.

Par hasard, j'avais fait connaissance avec un premier inconnu, mon grand-père paternel. En lisant un vieux *Paris Match*, j'avais appris qu'il avait été assassiné. Mon père avait dix-huit ans, il avait dû affronter les crieurs de la presse à scandale et les articles quotidiens sur son père, l'homme coupé en morceaux par son amant, victime d'une passion homosexuelle qui aurait mal tourné. Je suis devenue obsessionnelle, je veux tout savoir de cet assassinat, partager avec mon père l'humiliation qu'il a subie, la porter avec lui, dans l'espoir d'effacer sa peine. Mais je crains le mot en trop qui aurait démontré mon inaptitude à être l'auteur de quoi que ce soit. Le livre terminé, il est très court, je mets plusieurs mois à oser l'envoyer à une maison d'édition. J'ai peur des moqueries, pour qui se prend-elle ? J'ai enfin quitté Charles, je suis mariée, mais ses mots résonnent, de manière souterraine, ils ne me quittent pas, « tu vaux zéro ».

Un éditeur m'annonce qu'il me publie et qu'il attend le manuscrit suivant. Dans son bureau, je comprends à l'instant que je vais devoir choisir entre l'écriture et mon mariage.

Mon éditeur me téléphone deux fois par jour, le matin à 10 heures, puis vers 16 heures. Je respire mal entre ses appels. Il a des questions à me poser sur les sujets les plus divers. Il me répète, « tout ce qui te concerne m'intéresse ».

La présence de mon mari s'évapore. Je vis une double vie, j'ai un mari et un amant, mens sans gêne, invente des dîners professionnels. Je découvre ce que Patou et Vava ont découvert avant moi : le mensonge, celui que vous croyez contrôler, vous permet de vivre tranquillement dans un monde à votre parfaite mesure, vos paroles s'inclinant instantanément selon votre ambition quand la réalité vous déçoit. Mentir, écrire, mêler ma vie à un monde rêvé, les confondre devient ma citadelle. Je me fabrique une maison solide, bien qu'imaginaire, à l'extérieur de mon mariage. Avec raison, mon mari ne le supporte pas. Écrire et aimer sont deux activités clandestines. Quelqu'un mentionne mon premier livre, il réplique, agacé, « cela vaut zéro ». J'entends Charles. Le soir même, j'annonce à mon mari que je le quitte et à mon éditeur et amant qu'il doit choisir. Il reste avec sa femme. Nous nous séparons.

Les enfants ont trois et sept ans, mes parents sont morts, je perds mon emploi à la télévision. Quand on m'interroge, je nie que cela soit difficile.

Je suis une mère de famille célibataire à la recherche d'un emploi, acceptant ce qu'on lui propose, surveillant son compte en banque, redoutant l'arrivée des vacances scolaires. Comment faire pour les occuper et leur offrir l'illusion que tout va bien ? Je trouve des séjours en solde, m'ennuie dans des parcs à thèmes. Le soir, je suis trop fatiguée pour raconter l'histoire jusqu'au bout. Je traite ma fille de six ans de salope parce qu'elle m'écrase au jeu des sept familles.

OceanofPDF.com

Après l'enterrement de Karl, Vava et ma sœur Jeanne rangent ensemble la cuisine du Home. Vava confie à Jeanne qu'elle ne prend pas ses médicaments, parce que « cela lui explose la tête. J'ai beaucoup de boulot, car ma mission sur Terre, c'est de réécrire les Évangiles, j'y passe mes journées, c'est épuisant ».

Puis, comme si elle lui avait annoncé un truc banal, elle reprend le ménage et conseille à Jeanne de ne pas mettre trop de liquide vaisselle dans la machine.

Ces mêmes années où Vava réécrit les Évangiles, ces « bonnes nouvelles » selon l'étymologie, cette recherche d'un salut à travers la vie de Jésus, je continue ma quête, espérant moi aussi comprendre tout ce que je ne sais pas de ma vie. Après mon grand-père assassiné, je poursuis les fantômes sans nom ni tombe de ma famille, mon arrière-grand-mère assassinée, la cousine de ma mère assassinée, son cousin assassiné, ma grand-mère, mon père, ma mère, survivants et morts.

Je me suis rappelé le souhait de ma mère, j'étais enceinte de trois mois de mon fils, elle avait son sourire gêné que je connais si bien, comme si elle dissimulait un crime qu'elle aurait commis et caché. Elle m'a demandé, au cas où j'accoucherais d'une fille, si j'accepterais de lui « donner comme second prénom Salomé, le prénom de ma cousine dont il ne reste rien ». Fidèlement à nos habitudes, j'ai acquiescé, mais je ne l'ai pas interrogée davantage.

Dix ans après la mort de ma mère et cinq ans après la naissance de ma fille Salomé, j'apprends que la cousine de ma mère se nommait Salomé Bernstein. Née en mars 1937 en Lituanie, elle a vécu dans le ghetto de Kovno où sa tante Macha lui avait fabriqué une poupée de chiffon et elle est morte mi-octobre 1943 à Auschwitz en Pologne.

En lisant des dates, en retrouvant des identités, Salomé, Kalman, Raya, Macha, j'ai le sentiment que je m'éloigne d'eux, « il faut beaucoup de mémoire pour se séparer du passé ». Je me dis, c'est terminé. Il est temps d'aller en Suisse, d'écrire sur la vallée.

J'en suis certaine, cela va être agréable, reposant, il suffira de me remémorer de bons souvenirs et d'imaginer ceux que j'ai oubliés. Pourtant, chaque matin, cette assurance se noie, l'histoire me paraît fausse. Très vite, j'apprends que Vava est malade et que Patou sort de prison. J'ai persévéré, espérant cette fois qu'une réparation était possible puisque Vava et Patou sont vivants.

OceanofPDF.com

Je lis sur la maladie de Vava, une voix lui chuchote à l'oreille. Fractionnement de l'esprit, dispersion de soi. Son malheur s'impose à moi. La réduction de son monde à des heures passées sur son écran dans une vie artificielle, sa colère, la dislocation de son intelligence, sa solitude, sa misère, tout cela m'affecte, je ne peux pas faire comme si cela ne me concernait pas. Je ne peux pas écrire ce livre et ne pas l'aider. Je continue à lire. Rééducation. Déficit d'intégration des informations. Les inscrire dans une routine pour mieux intégrer les hypothèses. Être un meilleur détective social. Remédiation cognitive. Jeu interactif avec un personnage virtuel. Pathologie curable. Vivre avec une meilleure qualité de vie. Il serait donc possible de la soulager. J'adresse à Vava une lettre où je tourne autour de mon roman suisse, du soutien que j'aimerais lui apporter. Elle me répond dans un post titré « Colombe ».

J'étais loin d'imaginer que toi-même tu sois aussi pourrie de l'intérieur.

Tu sais, on est tous filmés donc c'est mettre un peu plus d'huile sur le feu.

Profite de la vie avant que le monde entier sache ce que tu fais en cachette avec ta fille.

L'inceste avec sa propre fille est un fait immonde et indéfendable.

Je fais part de mon étonnement à mon amie Irène. N'est-ce pas incroyable qu'elle soit capable de détecter mes sentiments les plus secrets où je dévore d'amour mon enfant ? Irène me corrige, vouloir manger sa fille est une forme normale d'amour maternel, et me conseille : « Cela ne sert à rien de lui écrire que tu veux la secourir. Elle

pense avec raison que tu ne peux rien faire pour elle. Écris-lui la vérité, elle appartient à une période importante de ton enfance, tu as besoin de comprendre ce qui s'est passé, tu vas la voir pour cela. »

Parce que je ne sais pas comment affronter seule Vava et sa maladie, je m'adresse à Jean.

Il est devenu médecin, directeur d'un service hospitalier en Suisse. C'était un de nos jeunes moniteurs, toujours gentil, quand Vava et moi étions démoniaques avec lui. Je lui envoie un mail, le rappelant à nos bons souvenirs et à ce projet de livre, me demandant à quel moment je devrais avouer ce que Vava et moi nous lui avons fait subir.

Il me répond une heure après, il a prévu un voyage le mois prochain à Paris. Nous pourrions nous revoir facilement. Je peux aussi venir chez lui, ses grands enfants sont partis, il a une chambre pour moi.

L'après-midi même, je suis à nouveau dans un train vers la Suisse, me rêvant en sauveuse de Vava, frappant à sa porte, armée de la présence de Jean et de ma bonne volonté. Elle m'écouterait lui parler psychiatre, rééducation, moi prenant rendez-vous, grâce à Jean, avec les meilleurs praticiens, organisant, payant, appelant, trouvant des solutions, sautant les obstacles les uns après les autres tel un cheval blanc (je suis prête à laisser un rôle important à Jean, mais c'est moi l'héroïne). Je ne peux envisager que Vava ne soit pas obéissante, reconnaissante. J' imagine sa satisfaction, son apaisement. Vava à skis, Vava peignant, Vava souriant et moi lui souriant, les trente années d'absence entre nous effacées. Je suis à ma place préférée, celle de l'auteur d'un roman qui se termine bien.

Repoussant le moment où j'allais devoir fouiller dans ce que j'avais bien rangé, j'ai préparé une liste de questions telle une interrogatrice objective, distante de son sujet, comme si tout cela était bien extérieur, ne me concernait pas directement.

Trente-cinq ans après, Jean est le même avec des cheveux gris, le visage et le sourire sympathiques. Il acquiesce devant notre étonnement réciproque, trente-cinq ans effacés en une seconde. Puis il me lance, me volant ma réplique, « Faut que je te parle. Un truc qui me pèse depuis longtemps ».

Nous sommes dans un restaurant libanais, je lui réponds que je préfère attendre le thé à la menthe. Il est d'accord, nous nous ferons nos aveux à ce moment-là.

« Maintenant, tu es là pour ton livre, alors, allons-y », a-t-il suggéré.

La première fois qu'il est allé au Home, c'était en 1968, il avait sept ans. Ils sont neuf gamins, Vava vient de naître. Elle est sur la table à langer, Anne-Marie s'occupe d'elle. Patou, son petit garçon de trois ans, pleure, elle est en panique, Jean se rappelle avoir partagé l'angoisse d'Anne-Marie. Karl avait une manière terrible de se moquer, d'aller droit où ça fait mal. Dès qu'il s'adresse à Anne-Marie, c'est pour la rabaisser, l'humilier par des remarques constantes sur son origine, sa famille, ses parents. Ils ne sont pas heureux ensemble. Jean est resté le confident d'Anne-Marie jusqu'à sa mort. À la fin, elle avait rencontré quelqu'un, un type plus jeune, un kiné, elle quittait le Home le week-end pour le rejoindre. Elle avait confié à Jean combien son amoureux était gentil avec elle, lui faisait des compliments, ce dont elle avait perdu l'habitude. Elle s'inquiète pour Vava et Patou. Il la soutient, la conseille, la rassure, cela ne peut pas être aussi grave. Il cherche des numéros de médecins, de psychologues, de spécialistes, elle va seule aux rendez-vous, Vava les

oublie et Patou pense qu'il n'y a aucun problème. Parce qu'Anne-Marie tousse, a des accès de fièvre, l'amoureux s'inquiète, il la pousse à aller voir un spécialiste. Elle meurt d'un cancer deux ans après.

Jean passe toutes ses vacances au Home, il s'y sent bien, mieux qu'avec ses parents. Mais son père fait faillite, il ne peut plus payer. Jean a quatorze ans et mesure déjà 1 mètre 80, Anne-Marie propose de le prendre comme moniteur. C'est à ce moment qu'il commence à s'intéresser à moi. J'ai neuf ans et je suis sa chouchoute. Selon lui, je suis une petite fille vive, curieuse de tout, « cela ne m'étonne pas que tu sois devenue écrivaine, tu regardais, tu écoutais tout ». Je suis flattée tout en attendant la suite avec inquiétude. À quel moment l'histoire va-t-elle mal tourner ?

« Je te porte sur mes épaules, on marche en se tenant la main. Et un jour, tu as fait un truc, cela m'a blessé. Je t'ai prise par la main et tu l'as retirée d'un geste brusque, tu as dit, c'est terminé. Tu avais douze ans. C'était normal, mais moi j'étais meurtri, je m'occupais beaucoup de toi. »

Malgré le sourire de Jean, j'appréhende à mon tour de passer aux aveux. À quatorze ans, l'année de mes méfaits partagés avec Vava, je me sens invincible, fille vénérée par son père. Depuis, la vie m'a donné quelques leçons d'humilité.

Je prends mon élan pour lui confesser notre mauvaise action.

Jean nous avait demandé de poster au village deux lettres adressées à deux filles différentes. Sur le chemin, on a commencé à se poser des questions. Qui sont ces deux filles ? Pourquoi écrire à deux filles en même temps ? Cela cachait, du haut de nos quatorze ans, une histoire trop passionnante pour rester inconnue.

Dès que nous nous sommes retrouvées à l'abri de son regard, sans aucune hésitation, nous avons décacheté les lettres pour les lire.

Jean a frémi, « il devait y avoir Julie, ma petite amie de l'époque, mais l'autre, j'en ai aucune idée ». Dans celle adressée à Julie, il lui avouait l'avoir trompée et l'assurait de son amour. Et à l'autre, tout en l'assurant aussi de son amour, il expliquait qu'il avait déjà quelqu'un dans sa vie et qu'il devait rompre. Ces aveux mélangeant roublardise, sincérité et culpabilité furent pour Vava et moi l'aventure la plus excitante de cet été.

Karl est très vigilant et nous sommes tenus à l'abri de toute amourette. Il nous fatigue en nous faisant marcher du matin au soir, participer à des épreuves, alors ces lettres nous envoient dans un monde fabuleux où l'été ne se résume pas à enfiler des baskets, des pulls et des Kways pour grimper sans se plaindre, mais où l'on porte des sandales, des maillots de bain avant de danser enlacés, les filles en minijupe, changeant chaque soir de bras.

« Quel benêt j'étais ! » commente Jean, ajoutant, « tu vois, bien agir, la morale, la vérité, moi non plus, je n'ai pas de certitude. La petite peste que tu étais est toute pardonnée. Si tu veux bien, maintenant, à mon tour de passer aux aveux ».

Je suis soulagée qu'il ait aussi une histoire à me confesser. Je ne suis donc pas la seule à me courber sous le mauvais drapeau de la honte, et à avoir du mal à accepter de ne pas être banalement humaine.

Il commence à parler, concentré sur ce qu'il a à me dire, je vois qu'il a à nouveau dix-huit ans et erre dans le couloir des chambres du premier étage du chalet, sa voix un ton plus troublé. Je suis étonnée par ce qu'il me raconte, cela ressemble à ce que m'a confié Patou.

Un soir, Jean avait eu une longue discussion avec Laura, l'aînée des sœurs Klotz. Elle n'avait que quinze ans, mais elle savait, grâce à ses parents et ses lectures, ce qui était arrivé à sa famille. « Le lendemain, devant toi et ta sœur, elle a commencé à parler d'Auschwitz. Vous aviez neuf et onze ans, alors je suis intervenu et j'ai dit, non, tu ne peux pas leur dire, elles sont trop petites. Laura m'a accusé d'antisémitisme, elle en a parlé à ses parents, qui ont téléphoné à Anne-Marie. Cela a fait un gros bazar. J'étais très meurtri. Mais je voulais juste vous protéger, vous étiez trop petites. »

Je me souviens parfaitement de cette scène, je nous revois cachées dans la salle de bains des filles, au premier étage. Auschwitz était pour moi un gros mot, comme les mots du sexe, qui m'attiraient et me révulsaient à la fois. Quand Jean intervient brusquement pour mettre fin à la leçon de Laura, je suis déçue, je ne vais pas avoir la révélation du secret. Mais aussi soulagée, car je vais pouvoir retourner à ma tranquille vie suisse, sans problème.

Je rassure Jean, ma famille a agi comme lui, surtout ne rien dire.

En parlant à Jean, je pense alors à ce qui m'est arrivé la veille alors que j'allais prendre le train. Une chose étrange, médicale, qui a un rapport avec notre conversation.

J'ai toujours mal au ventre avant de prendre un train, une sorte de départite aiguë, mais depuis quelques années, cela va beaucoup mieux. Pour venir ici, j'ai eu très mal, pire que jamais. Je pensais avoir mûri, grandi, être apaisée, mais non. Cinq ans d'analyse, l'âge, trois kilomètres de crawl par semaine, et tout ça pour rien, je revenais en arrière, la femme angoissée parce qu'elle a peur de manquer son train.

J'ai respiré à fond dans le métro, j'avais une bonne demi-heure d'avance, j'ai tenté de me raisonner. Des trains pour la Suisse il y en a toutes les deux heures, si je rate celui-là, cela n'aura aucune conséquence grave. Rien à faire. Une barre s'était installée, comme si j'allais au-devant d'une épreuve inconnue, et donc forcément terrifiante. Mon corps refusait la raison, j'allais simplement prendre un train, et il se préparait au combat. Je suis arrivée tremblante gare de Lyon, j'avais du mal à respirer, j'ai regardé fiévreuse le tableau des départs, j'espérais être réconfortée, qu'à la vue rassurante du nom d'une grande ville suisse, et non l'indication d'un chemin dangereux, j'allais être enfin tranquille.

La bonne destination était annoncée, signalée par un sigle inconnu rouge et noir. Ce n'était ni un TGV français, ni un CHF suisse, mais un nom que je ne reconnaissais pas.

J'ai suivi la voie affichée, le train ne ressemblait pas à un train habituel. Il était d'un rouge flamboyant, avec des lettres noires sur fond blanc, DB comme Deutsche Bahn. Il s'agissait d'un train de la compagnie nationale allemande.

J'étais toujours nerveuse, transportée dans un temps irréel, que faisait ici ce train allemand, rouge, noir et blanc ? La curiosité l'a emporté et je suis entrée dans le wagon. Même en seconde classe, les trains allemands sont plus propres, plus clairs, plus confortables que les TGV français. Je me suis assise, épatée par la largeur du siège, puis la panique est revenue. Et si je n'étais pas dans le bon train, à la bonne place, et si je n'avais plus mon billet ? J'ai fait défiler les mails sur mon téléphone pour retrouver celui confirmant mon voyage, il s'était pour une raison étrange glissé dans la corbeille, je transpirais, moi qui ne transpire jamais. La place

s'est enfin affichée, j'étais au bon endroit, dans un train spécialement confortable.

J'ai commencé à mieux respirer et j'ai pensé à une blague que faisait ma mère. C'était la seule qu'elle racontait. De son ton délicat, à peine outragé, un demi-sourire dans les yeux, elle annonçait, certaine de son effet sur mon père, qui lui non plus ne se lassait pas de cette affirmation : « Maintenant pour aller en Allemagne, il faut payer son billet de train. »

J'avais payé mon billet dans ce train allemand, moderne, impeccable, oui tout allait bien. Mon corps s'est détendu, mes bras reposant sur les accoudoirs en velours, la tête posée en arrière, je respirais tranquillement, mon estomac a exprimé sa satisfaction.

En raison d'une logistique ferroviaire propre, c'était un train allemand. Mais comment mon estomac avait-il pu deviner que j'allais voyager dans un train appartenant à la compagnie nationale allemande ? Pourquoi ce mal que j'avais réussi à dominer ces dernières années était-il revenu ? Mes intestins ont-ils une capacité de voyance ? J'ai pensé à toutes les voyantes que j'avais consultées et à tout ce qu'elles m'avaient annoncé qui n'était jamais arrivé. Je détaillai à Jean les effets physiologiques, consciente que cela était une bonne histoire et que je la raconterais à nouveau, variant la longueur, les notes et les couleurs selon mes interlocuteurs, guettant avec plaisir l'étonnement, le sourire qu'elle ne manquerait pas de susciter.

Un bon mystère qu'il décoda très vite, diminuant une partie de sa magie.

Ce qui t'est arrivé est étonnant, mais je ne pense pas que ton corps ait eu la prescience que tu allais prendre un train allemand, qu'il possède un don de divination. Plus simplement, ton œil a vu le sigle de la Deutsche Bahn quand tu as acheté ton billet, il a enregistré cette information de manière inconsciente, et il t'a alertée d'un danger éventuel. Un train allemand, cela reste pour toi terrifiant.

Je lui ai confié que je croyais en avoir fini avec la Shoah. Écrire ce roman suisse, revenir ici, c'était aussi un moyen de m'en éloigner : le Home, la vallée, les montagnes, la forêt étaient notre refuge. De ce point de vue, c'est un échec, je ne serai jamais séparée de mon histoire familiale.

En génétique, éclaircit Jean, on a récemment compris que le trauma d'un parent se transmet à travers les marques épigénétiques de l'ADN. Ces marques sont transformées par l'environnement et l'expérience personnelle.

Tu es née vingt et un ans après la guerre, de parents qui, enfants, ont été soumis à de grandes peurs. C'est ainsi, ce stress est infiltré en toi.

Jean a payé l'addition et nous sommes revenus au sujet qui officiellement m'importe, aider Vava. Nous sommes convenus d'aller la voir ensemble. Avant, il contacterait un ami psychiatre réputé. Moi, je préviendrais sa tante Josépha pour qu'elle prépare Vava à notre visite. Rien ne s'est passé comme je l'avais espéré.

OceanofPDF.com

J'ai sept ans, je pèse 17 kilos, le poids moyen d'un enfant de cinq ans, Josépha est venue aider sa grande sœur Anne-Marie au Home. En me voyant elle s'est exclamée, « Elle est trop maigre la petite, ce n'est pas possible, je vais la faire manger ».

Quarante-cinq ans après, on s'est tutoyées tout de suite. En lui parlant, j'ai repris avec facilité mon accent vaudois. Josépha semblait enchantée de mon projet de roman suisse. « On a tous de bons souvenirs ensemble », tout en ajoutant, « même si, pour la fin, ce n'est pas joli joli ». Elle aussi m'a proposé de dormir dans sa petite ferme. J'étais la bienvenue. Le Home reste un fil invisible et indéfectible entre nous.

Elle m'a appris qu'une nouvelle catastrophe était tombée sur Vava.

L'incendie, qui a tué John et l'a laissée handicapée, a démarré dans une chaudière qu'elle venait de faire installer. Logiquement, la justice a d'abord poursuivi les installateurs. Il y a eu un procès. L'installateur et la société qui a conçu la chaudière étaient sur les bancs des accusés.

Pour que je comprenne bien, Josépha est allée me chercher une coupure de presse sur le procès, qu'elle m'a lue à haute voix.

« Les défaillances techniques de l'installation livrée paraissent manifestes : le couvercle du condenseur duquel ont pu sortir les gaz de fumée toxique n'était pas étanche et le joint en question avait été mal fixé. Depuis le drame, la société a en tout cas modifié ce modèle de chaudière, au niveau de l'étanchéité de l'appareil. »

Mais les avocats de l'entreprise se sont défendus en affirmant que c'était la faute de Vava. En plein mois de février, elle aurait laissé la porte ouverte parce qu'elle fumait trop de cannabis. Le tuyau de gaz aurait gelé, se serait fendu, provoquant une fuite qui a tué John et failli la tuer.

Josépha s'est emportée devant l'injustice. L'entreprise avait les moyens financiers de construire sa défense, de trouver des experts à sa solde et d'accuser Vava. Son avocat s'était mal préparé, Vava n'est pas une bonne cliente, elle est pauvre et malade. L'entreprise a été innocentée, Vava n'a reçu aucune indemnité pour la destruction de son chalet et de sa santé.

L'iniquité ne s'arrête pas là.

Ne pouvant pas obtenir d'indemnisation de la part de l'entreprise pour la mort de leur fils, les parents de John se sont retournés contre Vava.

Encore plus riches et plus puissants que le chauffagiste, ils ont payé le meilleur cabinet juridique du canton pour obtenir ce qu'ils voulaient. Vava a été condamnée pour la mort accidentelle de son frère de cœur et ils ont obtenu qu'elle leur verse 200 000 francs suisses de dommages et intérêts, qu'elle n'a pas les moyens de payer. Elle risque aujourd'hui d'être expulsée de chez elle.

Dans une interview à la presse suisse, une sœur de John se justifie, nous ne pouvons pas accepter que John soit mort ainsi.

Grâce à Josépha, j'ai compris que la peur de Vava, sa crainte constante d'être extorquée, volée, maltraitée, est compréhensible.

« Il faut que tu comprennes que Vava est dans son monde, mais elle n'est pas folle. Ils veulent la faire passer pour une folle, mais depuis l'accident, la mort de John, elle n'a pas changé de version. Parfois Vava m'insulte, mais jamais je ne l'abandonnerai. »

À entendre Josépha si courageuse, je me suis à nouveau persuadée qu'ensemble nous allions gagner, vaincre la famille de John et ses privilèges, combattre l'arbitraire de la décision de justice, démontrer la responsabilité de l'entreprise. Josépha se proposa de téléphoner à Vava et me confia le nom et le numéro de téléphone de la personne en charge de sa curatelle. Rien ne pouvait se faire sans l'accord d'elles deux.

Le lendemain, Josépha a appelé Vava pour annoncer ma visite prochaine accompagnée par Jean et son ami psychiatre réputé. Vava a brusquement raccroché et a refusé de lui répondre pendant trois semaines. La curatelle, très aimable, m'a signifié que je ne pouvais agir sans une lettre de Vava, me confirmant la possibilité d'accéder à son dossier.

Deux mois après, Vava m'a envoyé ce mail refusant tout acte de ma part.

Tu as été une part importante de mon enfance, tu ne l'es plus aujourd'hui. Plutôt qu'un dialogue de sourds, je préfère le silence de mon intimité. Et cette vérité me suffit à moi-même.

Vava est plus juste que moi, qui m'acharne sur un lien désormais distendu.

Elle a raison, ni elle ni moi ne sommes responsables de ce qui s'est passé. Et mon désir de « faire le bien » ne la concerne pas.

Elle est plus lucide que moi et refuse ma fable. Cela m'aurait soulagée d'avoir une cause à défendre, de débarquer, user de ma volonté, la sauver. Mais il n'y a pas de mal que je puisse anéantir par le pouvoir de mon désir ni de secret suisse à révéler et à combattre. Il n'y a pas à chercher dans un coffre-fort, dans un traumatisme enfoui, un crime sexuel, la domination, le palace de L., le Saint, les pensionnaires.

Après avoir eu des parents indifférents aux crises de son enfance et de son adolescence, dyslexie, anorexie, boulimie, après les mensonges et les vols de son frère, Vava est en souffrance psychique suite à une déception amoureuse, a eu un AVC et une grave intoxication pendant un incendie.

Vava n'est pas dupe et retire la toge de bonté dans laquelle je me suis drapée. Elle n'est pas naïve, elle n'a pas besoin de ma bonne morale qui veut lui apporter du bien. Elle en connaît les intérêts et ne veut pas pactiser. Elle s'est construit une maison à l'abri de la gentillesse comme de la méchanceté, deux absurdités, deux affiches sans réalité pour elle.

Mais comme tous les enfants du Home, elle a appris la résistance, elle était la skieuse la plus vive et la plus douée, la peintre la plus habile à créer le faux, elle est aujourd'hui la rédactrice imaginative d'un monde peuplé d'anges où elle habite et qui lui convient.

Patou, lui, a volé et fait de la prison, car il ne peut survivre qu'en portant le costume de celui qui gagne de l'argent, réussit, en impose.

Était-ce son destin, la violence de son père, notre présence, l'argent des autres, ou bien une suite de hasards, de malchances et de mauvaises rencontres ? Peu importe, Patou n'est pas seul aujourd'hui, il aime Isabelle et est aimé par elle de manière inconditionnelle. Il marche en montagne et travaille, bénéficiant du compassionnel droit suisse à l'oubli. Sa version de l'histoire lui convient, il n'a pas besoin d'entendre la mienne.

J'aurais aimé que la beauté du paysage soit le terreau d'une existence apaisée pour ceux qui y vivent, leurs chambres donnaient sur les douces montagnes du pays de V., des pâturages vert tendre l'été, des plaines de neige l'hiver. Mais la beauté des paysages n'est que la beauté des paysages et mon goût du « bien », du « beau » qui arriverait logiquement après les épreuves, une énigme à révéler au lecteur à la fin, une forme héroïque, satisfaisante, se heurte à la vérité. Le romanesque, où le malheur se transformerait automatiquement en bonheur, me trompe. Le romanesque tel que je le cherche est le premier mensonge. J'en ai besoin pour vivre. J'aime être crédule, me persuader que la solitude mène à l'amour, la pauvreté à la fortune, la destruction à la réparation. Dans le monde réel, cela arrive, parfois. Mais une bonne résolution, une fin heureuse, comme je la désire pour Vava et Patou, ne peut être enfermée dans un livre, racontée comme une épopée. Le secours ne peut être que réel et arrivera, s'il arrive, sans le faire exprès et le plus probablement, il ne sera pas de mon fait.

Je me suis habillée avec soin, une chemise en soie qui avait été déchirée mais si bien recousue que les accrocs étaient à peine visibles. J'ai découvert que la station de métro la plus proche de chez moi pouvait m'y conduire sans changement en quinze minutes. La ligne 4 a été prolongée et je suis reliée à eux sans le savoir. Cela fait des années que je n'étais pas allée à Bagneux. Il me semble même que je ne m'y étais jamais rendue, je n'ai aucun souvenir des quelques visites obligatoires que j'ai dû y faire. Ma sœur m'a envoyé une photo comme preuve de ma présence pour les dix ans de la mort de notre mère. Je pose à côté de mon oncle, souriante, vêtue d'une robe bleu marine courte, les bras croisés. Ma présence est un leurre. À la mort de mon père, puis à la mort de ma mère, mon oncle avait lu le Kaddish et avait pleuré, et je l'avais envié d'en être capable. J'avais soutenu le grand chagrin de ma grand-mère paternelle, puis de ma grand-mère maternelle qui perdaient leur enfant. Mais pour mon chagrin, je n'étais pas là, je refusais de l'affronter. Dans ma vie de fiction, il me suffisait d'être patiente et gentille et mes parents allaient bientôt revenir.

À l'entrée du cimetière, le gardien m'a indiqué d'une croix leur emplacement sur une carte. J'ai marché le long des allées de hauts tilleuls, d'érables centenaires qui protègent un paisible carré de tombes juives. Ma chemise en soie noire collant mon dos en cette journée d'été resplendissante, mon projet me paraît incertain. Est-ce que mes parents sont là, à attendre depuis vingt ans que je vienne enfin leur rendre visite ?

Ils sont enterrés ensemble, malgré leur mariage parfois douloureux, leur tombe bordée de marronniers d'Inde. Je me suis souvenue du bienfait de leurs ombres. Il faisait à chaque fois beau et chaud. Mon père est mort le 17 juin 1990, ma mère le 3 septembre 2001.

J'ai préparé un Kaddish en version phonétique que j'avais écouté avec émotion lu par d'autres. Je l'ai récité doucement et lentement, contrairement à mon habitude, faisant attention à bien détacher chaque syllabe. *Yisgadal veyiskadach chemé rabo, beolmo di vero khiroussé, veyamlikh malkhoussé be'hayékhon ouveyomékhon ouve'hayé dekhhol bess yisroël, baagolo ouvizman koriv, veïmrou omen.* Je me suis assise sur la tombe pour nettoyer leurs noms inscrits en lettres dorées sur la pierre grise, j'ai ajouté un caillou à ceux présents, je n'avais pas envie de repartir. Ils sont là et bien morts. J'ai annoncé à mon père qu'il était temps qu'il se repose, je suis capable de me débrouiller sans lui.

Un souvenir m'est revenu puis un autre.

J'ai six ans, je revenais d'une semaine de vacances chez des amis de mes parents, j'ai pris l'avion de retour sans me rincer après mon dernier bain de mer, j'ai tendu mon bras salé à ma mère, pour qu'elle en goûte la preuve. Elle m'a léché la peau du poignet, c'était inattendu, excitant. Le jour où nous nous sommes installés ensemble, elle m'avait déclarée, « Si Charles te fait du mal, je le tue », et j'ai enfin accepté de comprendre pourquoi. Pendant les sept années où j'avais dû écouter la liste de mes méfaits, je ne les entendais pas, je n'étais pas là. Ce ne pouvait pas être mon histoire, ou seulement de manière accidentelle, ce n'était pas de sa faute, c'était l'alcool le monstre. J'avais oublié d'acheter du pain et c'était honteux, j'avais laissé traîner une peau d'orange sans la jeter immédiatement, signe de mon effondrement intérieur, la porte du placard était entre-ouverte, preuve de ma faiblesse mentale, je n'avais pas choisi la bonne marque d'essoreuse à salade, ni celle de la lunette des toilettes, une idiote, une grosse vache, t'as vu ton cul, des poils sous les bras, mes sous-vêtements distendus, comment pouvait-il me désirer ? Il traquait la moindre faute, la déception, le mauvais choix, les soulignant, je n'avais pas le droit à l'erreur, je récurais toute trace, j'allais me coucher le plus vite possible pour ne pas avoir à entendre davantage. L'humiliation, la honte que j'éprouvais, je ne pouvais pas être cette femme-là, soumise à la peur, c'était forcément de ma faute, quelque chose que je faisais mal. Il arrivait que des témoins s'interposent. Je ne le voulais pas, cela n'existait pas, je les rassurais. Je me suis barricadée, sourde et muette, j'étais hors d'atteinte et je travaillais. Le reste, l'amour, appartenait à un passé inaccessible. Je n'avais de courage pour rien d'autre. Ce qui s'était passé pendant ces sept années, j'en riais, c'était des scènes que je racontais sur

le ton de la blague, de simples exagérations. J'essayais de toutes mes forces de m'améliorer, de lui démontrer le contraire. Mes parents me faisaient rarement des reproches, je ne savais pas ce que c'était, je croyais que les gens agissaient avec bonté pour vous permettre de progresser, je n'y voyais aucune perversion. Karl et Anne-Marie étaient sévères, les punitions étaient nombreuses, mais les règles étaient claires. J'ai quitté Charles et continué à le défendre, je ne voulais pas de votre pitié. Il a aussi des qualités, je vantais sa bibliothèque de livres d'art, de philosophie, d'histoire. J'ai pensé à Boubourouche, le personnage un peu ridicule de Courteline, cet homme ouvertement trompé par sa maîtresse et qui refuse de voir la vérité parce qu'elle ne l'arrange pas. Je ne valais pas mieux. J'étais tombée dans le panneau, celui qu'expose Clément Rosset moqueur dans *Le Réel et son double*. Je ne vois pas l'amant caché dans le placard, je ne voyais pas les bouteilles que je descendais le matin à la poubelle, je n'entendais pas les humiliations, les insultes, le rabaissement, je préférais son double, la fiction d'une vie paisible et normale. Car il faut bien un « cœur d'airain », me console le philosophe, pour supporter la réalité. Mais devant leur tombe, mes parents morts, l'illusion s'est éteinte, je ne pouvais plus me mentir, la vérité est ici, dans ce cimetière. Ils m'ont manqué, me manquent encore et je ne les reverrais jamais. Je suis seule et seule je suis capable de me lever. Les mots sont mon refuge, comment avaient-ils pu se retourner contre moi ? Une grosse vache. J'aime les vaches, les grosses vaches, j'ai grandi avec des grosses vaches, j'aime l'odeur de leurs bouses et leurs regards mous. Une grosse vache, disait-il. Ce n'était pas une torgnole, il ne m'a jamais frappée, c'était des mots comme des torgnoles, des expressions qui frappaient. Devant la tombe, ma colère a éclaté, prête à abattre une à une les insultes, chacun des mots éclatait devant moi, chacun était resté, souterrain, à m'abîmer et je les pulvérisais, nulle, zéro, débile, détestable, ses exclamations qui pointaient mes manques, il manquait une entrée, le plat était mal réchauffé, le couteau était posé de travers, je me taisais, esquivant la suite. Je résistais à ma manière, et cette manière de tenir était un combat entre nous, car son acharnement à m'abattre était proportionnel à mon refus. Il souhaitait m'entraîner dans sa chute, je refusais. Cette fois, c'est différent. Je suis ma mère prête à tuer pour les siens. Je suis Karl, je punis, la ligne rouge a été franchie, à pied jusqu'à la Combe. Je suis Anne-Marie et magnanime. Je me suis dressée, des

muscles dans les jambes, des épaules pour impressionner, des poings fermés, des dents et des ongles dont je sais me servir, prête à rendre coup par coup, une géante, une tête d'acier, faut pas m'emmerder, je suis la fille du Home que rien n'arrête.

OceanofPDF.com

REMERCIEMENTS

Aux enfants du Home pour avoir bien voulu partager avec moi leurs souvenirs.

À mes amies et mes amis qui ont lu et relu ce texte pour leurs remarques et leurs encouragements.

À mon éditrice et mes éditeurs pour leur confiance et leur patience et à toute l'équipe de Grasset.

« Il faut beaucoup de mémoire pour repousser le passé » est de Deleuze, extrait du chapitre « Enfance » de son *Abécédaire* avec Claire Parnet.

OceanofPDF.com

DU MÊME AUTEUR

L'INCROYABLE MONSIEUR SCHNECK, Stock, 2006, prix Murat, Université de Bari (Italie).

SA PETITE CHÉRIE, Stock, 2007.

VAL DE GRÂCE, Stock, 2008, Grand prix de l'Héroïne Madame Figaro.

UNE FEMME CÉLÈBRE, Stock, 2010, prix Anna de Noailles de l'Académie française.

LA RÉPARATION, Grasset, 2012, prix Thyde Monnier de la SGDL.

MON PETIT CALDER, avec Emmanuel Javal, illustrations d'Iris de Moüy, Hélium-Palette, 2013.

MAI 1967, Robert Laffont, 2014.

SŒURS DE MISÉRICORDE, Stock, 2015.

DIX-SEPT ANS, Grasset, 2015.

LES GUERRES DE MON PÈRE, Stock, 2018, prix Marcel Pagnol.

LA TENDRESSE DU CRAWL, Grasset, 2019.

NUITS D'ÉTÉ À BROOKLYN, Stock, 2020.

DEUX PETITES BOURGEOISES, Stock, 2021.

PARIS À LA NAGE. *Guide des piscines parisiennes avec Marine Schneck*, éd. Allary / My Little Paris, 2022.

ISBN : 978-2-246-82806-8

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous pays.

© *Éditions Grasset & Fasquelle*, 2023.

Ce document numérique a été réalisé par [PCA](#)

[OceanofPDF.com](https://oceanofpdf.com)

Table

[Couverture](#)

[Page de titre](#)

[Dédicace](#)

[Exergues](#)

[C'est un grand chalet aux...](#)

[J'ai vingt ans quand je...](#)

[Jérôme a sept ans en...](#)

[Ce que j'ai connu avec...](#)

[Mes parents connaissaient à peine...](#)

[Les parents d'Hubert dirigent une...](#)

[Au Home, il y a...](#)

[Vava s'installe au milieu de...](#)

[Après de nombreuses conversations et...](#)

[Nous ne connaissons pas l'entre-saison,...](#)

[Mon rêve est de passer...](#)

[Je reçois un chat pour...](#)

[Imiter Karl, dieu de la...](#)

[Il n'est pas question que...](#)

[En 1974, Karl et Anne-Marie...](#)

[Je relis les noms des...](#)

[Il m'a fallu trente ans...](#)

[Bonjour Colombe, Depuis que tu...](#)

[Nous étions convenus de nous...](#)

[En 1901, un train aux...](#)

[Si mon ordinateur sait où...](#)

[Le tunnel qui sépare F....](#)

[Le cimetière de R. est...](#)

[Depuis la mort de Karl,...](#)

[Charlotte, la cousine de Vava...](#)

[Vava et Fabrice s'aimaient et...](#)

[Après l'enterrement de Karl, Vava...](#)

[Je lis sur la maladie...](#)

[Repoussant le moment où j'allais...](#)

[J'ai sept ans, je pèse...](#)

[Je me suis habillée avec...](#)

[Remerciements](#)

[Du même auteur](#)

Copyright

OceanofPDF.com

 Couverture : Colombe Schneck, Mensonges au paradis, Grasset

OceanofPDF.com